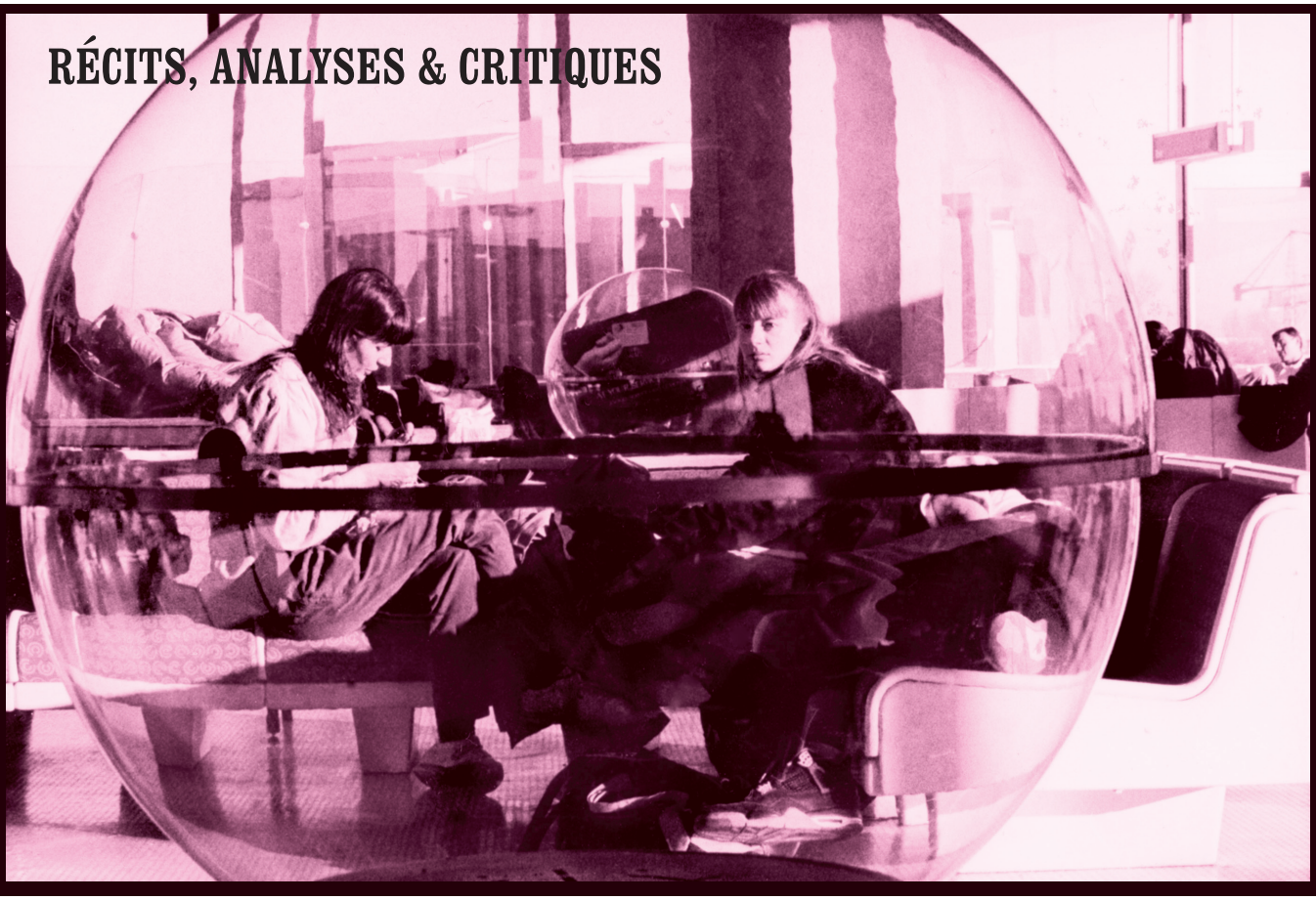
parution deux fois par an

N°4
avril 2011

TIMULT

RÉCITS, ANALYSES & CRITIQUES



Villeneuve 1969-2011 : mixité sociale mon cul !

page 16

INSTANTANÉ

Occupation du Bersac

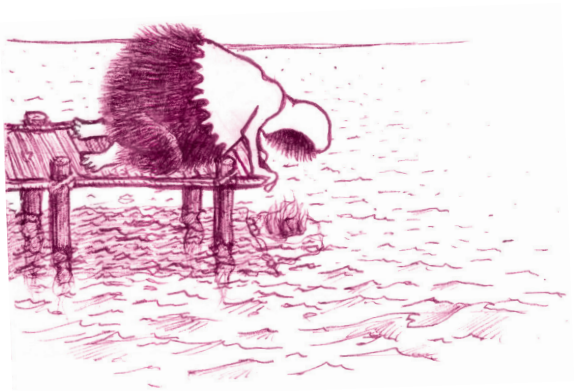
page 4

MON CORPS EST UN CHAMP DE BATAILLE

un problème de taille...

page 32

prix libre / prix en librairie 3 €



SOMMAIRE

INSTANTANÉ — La Ferme occupée, Échos de la lutte du Bersac — 4

FRAGMENTS ET RACONTARS — Mixité sociale mon cul ! Histoire de la Villeneuve — 16

MON CORPS EST UN CHAMP DE BATAILLE — Un problème de taille... — 32

RADIO — Mouvements sociaux Paroles de meufs — 38

TURLUPINAGE — Gloups, c'est le turlupinage... — 40

ÉROTICO-POLITIQUE — Sous l'averse — 42; Dirty Dancing — 44

NOTES DE LECTURE — 46

BRÈVES — 48

L'actualité dense, enflammée et tourmentée de la fin de l'hiver nous a tenues en haleine, yeux et oreilles aux aguets de ces vagues de révolution, venues du monde arabe et au-delà.
Maintenant que le printemps est là, nous nous racontons nos souvenirs de Tchernobyl, sous une pluie radioactive. Prises dans le rythme timultien, nous ne pourrons faire surgir ces actualités furieuses avant six mois (ou trois ans !). Mais nous espérons bien que les sujets de fond explorés ici seront nourrissants pour nos luttes d'aujourd'hui.

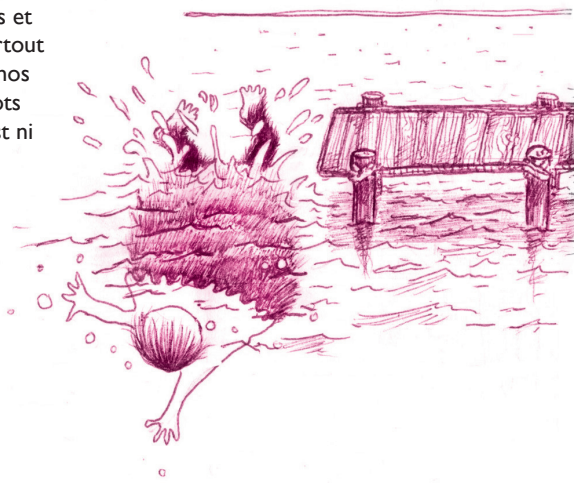
Dans les écoles des quartiers, on apprend toujours aux enfants que c'est par les études et le travail que l'on s'émancipe de sa condition de pauvre. Les politicien.nes demandent aux chômeuses et autres « assistés » de faire preuve de bonne volonté – pour pouvoir un jour s'acheter une vie plus choisie. En filigrane, on décrypte l'entourloupe du projet social-démocrate : faire croire au mariage

IUMI

heureux de l'idée d'émancipation et des jeux de la société capitaliste.
Mais pour « *réussir* », on nous demande de haïr les pauvres, mépriser les « *faibles* », les « *étrangèr.es* », les plus lent.es, les moins valides, les trop gros.ses, les trop timides ou trop laid.es, les trop enragé.es ou trop différent.es.

Timult se penche, dans ce numéro, sur l'histoire d'un quartier (la Villeneuve à Grenoble) et le récit d'une lutte (pour la sauvegarde de la ferme du Bersac, lieu de vie de personnes handicapées). Dans ces deux longs textes, il est question d'expérimentations sociales et politiques. Elles impliquent 20 000 personnes ou bien une cinquantaine. Et il est toujours question d'émancipation, personnelle et collective. Comment vivre de la manière la plus choisie et autodéterminée possible quand on est, sous certains aspects, moins valide que la « *moyenne* » ? Comment défendre son habitation contre les intérêts économiques d'une grosse structure d'assistance médicale et sociale ? Comment refuser de devenir la balle de jeu des politiques de la ville et des institutions sociales ?

Ces histoires ne sont pas franchement victorieuses. En les écrivant, nous cherchons quelques moyens de mieux faire et, surtout, nous voulons croire que rien n'est terminé tant qu'il y a de la colère et le goût d'en découdre.
Et pour nous, féministes, anarchistes et autres déconstructeurices, il est surtout nécessaire, dans nos luttes et dans nos textes, de déployer nos propres mots pour définir l'émancipation : ce n'est ni un territoire à conquérir, ni un modèle à appliquer, mais plutôt un besoin, un moteur, une tension entre ce qui est, et ce qui serait plus désirable. Une tension qui met en mouvement, qui met en question et qui peut se réaliser collectivement, dans la rage et la révolte, dans la bienveillance et la curiosité, dans la relaxation et la crispation… bref, dans de subtiles et espiègles contorsions ! Une tension qui nous appartient parce que rien ni personne ne nous émancipera à notre place.



INSTANTANÉ

LA FERME OCCUPÉE

ÉCHOS DE LA LUTTE DU BERSAC

Les textes qui suivent ont pris forme, dans une grotte, au cours d'une pluvieuse séance d'écriture, à plusieurs dizaines de kilomètres et plusieurs mois des lieux et événements qu'ils racontent. Nous qui écrivons, nous sommes rencontrées pendant l'occupation d'une maison, la ferme de vie du Bersac, dans les Hautes-Alpes, qui dura neuf jours, du 29 juillet au 6 août 2010[1]. Cette lutte tentait d'empêcher la fermeture de ce lieu, une maison qui accueillait six adultes porteureuses de handicaps mentaux, annexe d'un foyer occupationnel, lui-même partie d'une grosse association gestionnaire, l'ADSEA-05[2]. Cette fermeture fait partie d'une restructuration plus globale des établissements du département, rassemblant en plus grosses « unités » résident.es et salarié.es, et libérant un terrain rendu constructible par diverses magouilles de politique locale[3] afin d'y construire une cuisine centrale[4], source de potentiels profits juteux et dégoulinant de sauce mayonnaise industrielle. À l'annonce, en mars, de la prochaine fermeture du lieu, l'ensemble de l'équipe salariée s'était positionnée contre, rédigeant une lettre collective à sa direction. La famille d'une personne vivant là depuis vingt ans avait également contesté cette décision et envoyé des courriers aux différent.es protagonistes de l'affaire. Toutes ces lettres restèrent sans réponse. Lassitude, pressions ou promesses de promotions allaient bientôt avoir raison de la mobilisation d'une partie des salarié.es. Courant avril, à la suite d'une représentation de l'*Intervento*[5] à Gap, une discussion a lieu sur la question des luttes. Une salariée du Bersac est présente, elle est invitée à expliquer ce qui se passe là-bas. Plusieurs personnes trouvent important de soutenir cette lutte locale, reflet d'une tendance gestionnaire généralisée qui vise à rentabiliser tous les aspects de la vie (dans le médico-social mais aussi à l'école, au pôle emploi, à l'hôpital…). Un collectif se constitue alors, diffuse l'information plus largement pour chercher des complices, lance une pétition, interpelle localement décisionnaires et médias. Le colosse ADSEA ne vacille pas, stoïque sur son socle de mousse au chocolat en boîte et de béton. La fermeture du lieu est prévue pour fin juillet. Le 29 juillet, après un déménagement expéditif, une quarantaine de personnes occupent la maison vidée de ses habitant.es et de ses meubles quelques heures plus tôt.
Impliquées localement ou venant des quatre coins de la France, ces personnes arrivent, s'en vont, reviennent. Brassage permanent d'idées, d'énergies, de positions. Tractage, collage, coups de fils, discussions, rencontres, réunions, mais aussi baignades, cuisine, sieste, blabla, dorage au soleil, bricolage, aménagement, fête, ménage. Une ambiance entre QG central et maison de vacances… banderoles, tags, affiches et tracts tentent de concurrencer la communication estivale d'un département ultra-touristique.

En écrivant ces différents textes nous n'avons pas cherché à être exhaustives, ni à retracer précisément le déroulement de ces semaines au Bersac, mais plutôt à creuser des morceaux de réflexions[6]. Par petites touches, parce que les sentiments, les liens qui s'élaborent en plusieurs semaines de vie et d'intensité collectives ne nous semblent pas résumables par des chronologies, et que nous ne cherchons pas l'objectivité. Nous avons essayé une écriture à plusieurs voix qui se répondent et gardent leur sensibilité, d'où des textes qui se font écho, comme les moments de guet du matin sur le toit de la ferme endormie…

[1] *La mobilisation avait pris corps quelques mois plus tôt et s'est prolongée, après ces neufs jours d'occupation, jusqu'à l'automne.*

[2] *Association Départementale de Sauvegarde de l'Enfant à l'Adulte.*

[3] *La main-mise de l'ADSEA sur ce terrain est elle-même douteuse. L'association a signé un contrat de vente en viager avec un des résidents, tout en étant la tutelle de celui-ci. Ce résident avait hérité la ferme de son frère, afin d'y vivre jusqu'à la fin de ses jours.*

[4] *Le projet de l'ADSEA est de centraliser la préparation de plateaux-repas pour plusieurs établissements du département dans ce lieu, en y construisant des nouveaux bâtiments à cet effet. Ces plateaux-repas pourront aussi être vendus à d'autres structures, générant davantage de bénéfices.*

[5] *Intervento : pièce à plusieurs voix avec des morceaux de films et de musiques, qui traite de l'autonomie italienne des années 70.*

[6] *Des affiches, tracts et communiqués publiés régulièrement et toujours disponibles sur Internet retracent les actions que le collectif a souhaité rendre publiques. www.nonalafermeturedubersac.over-blog.com et www.grenoble.indymedia.org.*

IL PARAIT…

Alors il paraît qu'on écrirait sur la fin de la lutte.
La fin de cette lutte ? La fin des luttes… ? Super bizarre comme thème parce que pour moi c'est pas vraiment fini en fait. L'impression qu'il y a eu des fins, comme plein de transitions. Ça aura brassé tellement de personnes ! Comment raconter que chaque départ, même momentané, aura été une fin de quelque chose et le début d'une autre. Comment dire le scrogneugneu tout bizarre que ça fait dans le ventre quand une personne s'en va, parce que ça met un point ou des points de suspension à une rencontre plus ou moins entamée, parce qu'elle emmène avec elle toutes les idées qu'on partageait ou pas, mais qui faisaient écho ou venaient chambouler les miennes. À chaque fois j'ai vécu une fin et à chaque fois c'était dur. Pourtant, à chaque fois j'ai aussi connu une espèce d'euphorie impatiente à l'idée de voir ce qui allait en sortir.

Mais parler de fin de lutte, j'en ai pas envie, même si je dois m'y résigner d'une certaine manière. Merde ! Quand est-ce qu'on va en gagner une, de lutte ? Pas juste y mettre un terme en se disant qu'on a encore appris plein de choses et que ce serait chouette d'en tirer une analyse… pour une prochaine fois. Pour moi, cette lutte n'est pas finie tout simplement parce que j'ai le sentiment qu'elle se poursuit sous d'autres formes, par les liens qu'elle a créés, parce que la boule de colère qui habite mon estomac depuis si longtemps me fait moins peur quand j'essaye d'en faire quelque chose.

Les pains au chocolat énormes de la boulangerie près du parc, les vaches colorées du rond-point.

Repérer les caméras de vidéo-surveillance du centre-ville.

Les jugements, le mien, celui qu'on peut porter sur moi, m'en moquer.

Essayer, avec toi, de bloquer la porte arrière, cassée en position ouverte, se trouver écrasées ensemble dans un petit espace et rire aux éclats.

La fois où on est rentré.es alors que la réu avait déjà commencé et qu'on avait manqué à des gens.

Faire, le premier soir, une barricade de la porte d'entrée, galérer, espionner les techniques des autres, annoncer le lendemain qu'on a un peu foiré l'objectif.

Lire à tue-tête des textes de *Sans Remède* en pleine ville, que les passant.es s'arrêtent.

GUET DU MATIN

Il était arrivé la veille, fatigué de cette fatigue qui terrasse les sens et idées pour permettre de supporter les émotions trop fortes. Vingt-quatre heures de sommeil pour lui, le temps pour nous d'installer une cuisine, passer une première nuit dans les lieux, commencer à élaborer de timides sourires, rencontrer des voisin.es….
Il avait accompagné le départ des résident.es, départ précipité (les couverts, propres dans le lave-vaisselle jamais éteint, comme dans les mauvais films). On craignait un décalage, se demandant si on le verrait réapparaître. Et puis si, finalement.
« On fait le guet, demain ? »
La bonne excuse pour passer un temps tout.es les deux, sur le toit d'une maison endormie – le réveiller ; préparer ensemble la bouteille de café, les différents indispensables du petit déjeuner. « T'y es, je te passe les trucs ? » – « Ah, zut, y fait froid là-haut, prends les couvertures » – « Je monte ? »
Sur le toit enfin, il est six heures vingt, on est un peu à la bourre, heureusement tout est calme – « Tu regardes quelles routes, toi, déjà ? »
Découverte du mistral, qui s'insinue, envahit, tente par tous les moyens de devenir moi, s'incruster jusqu'aux tréfonds de moi. Et puis le soleil qui vient récompenser l'attente. Lui demander comment il va, si ça ne lui fait pas trop de décalage de retrouver notre petite troupe en camping ici, aussi. S'il se sent accueilli. Digestion pour partie silencieuse de l'étrangeté de se trouver là ensemble.
« J'étais jamais venu là, avant. »
Bulles singulières d'intimité arrachées/ménagées dans l'effervescence de ce début de vie collective. J'y ai repensé souvent, à ce moment avec G. sur le toit, à des moments où la communication se faisait rare, générait incompréhensions et parfois colères. Comme un moment qui est resté entre nous pendant tout ce temps, à teinter la relation d'un truc particulier, qui ne suffit pas pour donner de la confiance, mais dont on ne peut pas faire abstraction. Il y a eu cette qualité de communication entre nous à un moment. Idée de faire avec, sentir le besoin d'expliquer à d'autres ce lien particulier.
Et puis les autres se sont levé.es, nous ont rejoint.es. Ce matin-là, comme tous les matins, le toit enfin ensoleillé est devenu table de petit déjeuner. On a passé beaucoup de temps ensemble, ce jour-là. On faisait équipe.

VISITES

Mardi : cinquième jour d'occupation, premier jour « dehors » pour moi.

Le samedi, S. et V. ont appelé toutes les familles des résident.es qui vivaient là pour les informer qu'on occupe la ferme. J'avais suivi ça de plus ou moins loin et avais participé à la rencontre avec une d'entre elles, venue nous voir dimanche sur la ferme, pendant le goûter avec les habitant.es des environs.

Ce mardi, J. a pris rendez-vous avec trois familles. Elle doit leur rendre visite chez elles. Je l'accompagne. Le matin, juste avant de partir, on reçoit un coup de fil de la mère d'une résidente qui nous dit très sèchement que finalement elle ne veut pas nous rencontrer, qu'elle ne veut plus rien avoir à faire avec « le collectif ». Elle coupe court à toute discussion et raccroche… cette dame, chaleureuse les jours précédents et prête à voir ce qu'on pouvait faire ensemble, a-t-elle pris peur en lisant ce que la presse locale écrivait sur nous ? A-t-elle été influencée par son entourage ou subi des pressions ? On ne le saura jamais, mais en tout cas on se met à se poser toutes ces questions et à flipper que les deux autres familles qu'on doit voir aient la même réaction. Le coup de fil que nous passons à l'une d'entre elles pour confirmer l'heure du rendez-vous nous rassure un peu. Nous sommes invitées à déjeuner.

Deux heures de route et nous voilà à table avec la mère, la sœur et le beau-frère d'une résidente du Bersac. On connaît déjà ces deux dernièr.es qui sont passé.es nous rencontrer ce week-end. C'est bizarre de les voir ici. Il y a déjà de la confiance. Elle et il nous demandent comment ça se passe sur l'occup'. On leur donne les dernières nouvelles de la procédure d'expulsion, on leur raconte les derniers potins recueillis sur l'ADSEA et on leur parle du coup de fil de ce matin, de comment ça nous a fait flipper que ça puisse être pareil avec elles et lui.

On déjeune. La mère nous parle de sa fille, de sa joie à la voir heureuse chez elle, à la ferme, de son inquiétude à l'idée

qu'elle doive la quitter. À tour de rôle, elles et il nous racontent cette femme que nous n'avons pas pu rencontrer, de sa vie à la ferme depuis plus de vingt ans. C'est très étrange, j'ai l'impression qu'on parle d'une personne morte… malaise… il et elles nous parlent aussi de sa vie « institutionnelle », des différentes structures dans lesquelles elle est passée, de la tutelle dont elles n'ont pas de nouvelles depuis trente ans (sic).

Lorsqu'on s'était vu dimanche, on avait parlé d'une lettre qui aurait pu être signée par l'ensemble des familles. La sœur et le beau-frère étaient pressé.es, n'auraient pas le temps de s'en occuper, alors on avait rédigé ensemble les grandes lignes et on leur avait proposé de terminer la rédaction pour la leur amener ce mardi. Et puis on s'est senties pas très bien avec ça, l'impression de coller nos mots sur leur colère. Du coup, on leur parle du malaise qu'on a pu ressentir à risquer de faire leur lutte à leur place, d'autant plus que lorsque la sœur nous lit les courriers qu'elle a écrits ces derniers mois, notre prose est loin de refléter toute la colère si personnelle qui se lit dans la sienne ! On convient donc du fait qu'on reste en lien, qu'on continue à faire des choses ensemble mais qu'on garde nos « styles », nos mots, nos raisons d'être en colère. On s'en va en leur laissant les contacts des autres familles, ensemble elles peuvent sûrement faire des choses.

Émouvantes rencontres avec
ces trois personnes…
mais l'absence d'une
quatrième plane.

Dormir avant que le corps ne lâche… quand même rester discuter dans la cuisine jusqu'à deux heures du mat'.

Danser à cinq sur Dalida avec des boas à plumes en chantant à tue-tête et essayer de faire venir d'autres personnes pour arriver à être dix à danser en même temps.

Quand un flic arrive sur la ferme en disant qu'il y a des plaintes pour des tags en ville et alentours, qu'il pense que ça vient d'ici, nous regarde d'un air louche et menaçant, mais cette fois ça ne va pas plus loin.

Quand il repart, elle arrive pour demander de quoi il retourne, explication. « *Non mais c'est bon, ils vont pas venir nous demander des comptes pour tous les tags qu'ils trouvent dans le coin ! – Ah bein ouais c'est bien vrai ça ! Bien répondu ! (on se marre) Enfin, en vrai les tags dont il parle, ça vient quand même d'ici… – Hein !?!* »

Faire une AG super enthousiasmante près du lac, avoir l'impression qu'on a franchi un cap tou.tes ensemble.

La fois où les personnes présentes avaient vachement changé en une journée et que l'ambiance en réunion était toute chelou.

Quand une patrouille de flics est passée et qu'on était plein sur le toit avec des habits farfelus et des lunettes incroyables.

Écouter d'autres parler sans prendre part à la discussion et comprendre plein de trucs.

Se faire passer pour un.e membre du conseil d'administration pour connaître la date de réunion et aller y foutre la merde.

Chercher des boules puantes dans toute la ville et trouver le magasin fermé.

La fois où on est allé.es faire des photocopies au Conseil Général et que le remplaçant du chef a dit « *si vous croyez que ça va changer quelque chose de faire des tags partout dans la ville, vous vous trompez. Mais ça commence à nous coûter cher et puis venez on va discuter en bas.* »

ALLER TRACTER

Arrivée. Frustration : les déménageureuses sont déjà passé.es. Qu'est-ce que je fous là ? Et les autres, ça leur pose aussi question ? Questions, doutes, ça génère une boule dans mon ventre. Pas facile de partager ça avec des personnes que je connais peu, ou pas.
Après avoir investi le lieu, certain.es proposent d'aller rencontrer les voisin.es du hameau pour les informer du début de l'occupation. Curiosité, et aussi pulsion de remplir le vide par de l'action immédiate ; je pars avec. Je fais équipe avec P., qui est impliquée depuis un moment dans le collectif, et a en tête des éléments précis de la situation. C'est plus simple qu'elle parle, parce que tout cela m'est encore étranger.
On fait du porte-à-porte, et j'ai le sentiment fugace de ressembler aux témoins de Jéhovah. On rencontre les voisin.es ; certain.es connaissaient les résident.es et sont indigné.es par la situation ; parfois illes sont résigné.es ; voire pas au courant du tout.
La copine explique les choses de manière très complète, et séduisante : le droit de propriété privée des résident.es a été bafoué, la loi de protection des personnes handicapé.es n'est pas respectée. Nos interlocuteurices ne peuvent qu'être d'accord avec nous : « *Oui, les pauvres personnes handicapées, on abuse d'elles parce qu'elles n'ont pas les moyens de se défendre. En faisant des recours, les instances de décision vont peut-être intervenir pour rétablir ce qui est juste. Cependant, les impératifs économiques, tout le monde y est soumis malheureusement, et la structure est obligée de s'adapter. Et puis ça va créer des emplois localement* ».
Ces arguments-là appellent des réponses techniques : non, pas d'emploi ici parce que, *etc.*
On parle de faits, de chiffres, de droit.
…
Impression de malaise grandissant, de ne pas être à ma place.
Je ne veux pas utiliser d'argumentaire pour convaincre.
Je ne veux pas parler de la loi qui nous donne raison pour me légitimer, parce qu'alors, qu'est ce qui nous donne de la force quand elle est contre nous ?
Je ne veux pas parler de ce qui créera plus ou moins d'emplois, parce qu'alors on justifie les centrales nucléaires et les prisons.
Je ne veux pas toucher la corde sensible des voisin.es en disant que les habitant.es ne pouvaient pas se défendre parce qu'alors illes restent enfermé.es dans cette case de « *pauvre handicapé.e* ».
Et je trouve délicat de répondre à la question de « *qu'est ce qu'on peut faire ?* ».
Le collectif propose notamment de signer des pétitions et de téléphoner aux institutions qui sont partie prenante dans l'affaire. Sans discuter la pertinence de ces actions, j'ai l'impression que c'est comme de donner un kit de soutien : tu signes, tu téléphones, tu as fait ta part de soutien extérieur, tu peux être satisfait.e.
J'ai envie de partager une colère, pas de donner des réponses…
Comment parler de tout ça sans être une donneuse de leçons prétentieuse ?
Toutes les deux, on ne se connaît pas… tout doucement, sur la pointe des pieds, j'essaie d'exprimer mon malaise, mes questions, sans que cela ressemble à un jugement. Je rencontre une vraie écoute : oui, mais alors si on ne parle pas de ça, qu'est-ce qu'il nous reste ?
Le soir, grande discussion avec tout le monde. Pas facile de prendre la parole, le cœur qui bat un peu trop vite juste avant… à nouveau, poser ces questions. Sentir que la défiance envers les institutions est partagée, qu'il s'agit de « *choix stratégiques* » plus que de convictions. Et puis en même temps, beaucoup de choses pratiques à organiser, pas le temps de trop creuser cette question. Ça paraît important mais on l'élude un peu, on se dit qu'on a trouvé des bases minimum pour fonctionner ensemble. Je me sens un peu perdue dans tout ça… Qu'est-ce qui, dans cette histoire, nous touche et nous fout la rage ? Qu'est ce qui nous rassemble ?

MESSIEURS LES RESPONSABLES DE L' ADSEA,
Je viens vous informer de notre mécontentement de la fermeture de la ferme du Bersac qui recevait, jusqu'au 31 juillet 2010, six handicapés, dont ma sœur qui vivait dans ces lieux depuis 25 ans.
Je dois vous affirmer que, depuis fin avril 2010, lorsque nous avons tous appris que la ferme fermait ses portes pour laisser place à une structure, en éjectant les résidents « *sans savoir où ils seront relégués* », ma sœur se trouve dans un état pitoyable, elle pleure sans cesse, ne parle plus ou très peu, les médecins lui ont prescrit des calmants et de ce fait elle est devenue un véritable légume, alors qu'elle avait des occupations dans un milieu qui lui convenait tout à fait, avec un encadrement hors pair. Il va de soit que ses camarades qui vivent avec elle se trouvent dans la même situation.
Comment avez-vous le droit d'agir ainsi ? D'expulser ces personnes qui ont besoin de bien-être et de beaucoup de compréhension.
Que diriez-vous, Messieurs les responsables de l'ADSEA, si demain les pouvoirs publics vous obligeaient vous et votre proche entourage à faire vos valises et à partir avec femmes et enfants dans le fin fond de la Guyane ou autre ???
Vous êtes-vous posés ce genre de questions ? Sûrement pas, vous êtes si peu concernés.
Sachez que dans votre démarche, tous les résidents sont hyper traumatisés et vivent un calvaire, mais qu'importe pour vous, cela vous concerne si peu.
Mon mari a assisté aux débats du tribunal et la seule chose qu'il a retenue, avant tout, est le profit envers l'ADSEA. Il a eu honte pour vous devant une telle indifférence envers ces personnes handicapées, c'est un non-respect de la dignité humaine.
Je vous précise, que nous avons de la chance d'être soutenus par une jeunesse volontaire et sérieuse. Contrairement à des soi-disant terroristes encagoulés comme certains l'ont prétendu.
Recevez mes salutations.

SUR LE TOIT

Six heures : le réveil sonne. Je n'ai aucun mal à me lever malgré le manque de sommeil accumulé et les nuits passées à même le sol. On se rejoint dans la cuisine.

Café, tartines, couverture, nous voilà sur le toit.

J'avais déjà mis plusieurs jours avant d'aller y faire un tour, sur ce toit que d'autres avaient immédiatement investi. La place était prise, d'autres restaient à prendre, j'en ai choisi une, ça m'allait. Envie du toit pourtant, parce que ça avait l'air chouette ce qui s'y passait. Mais la peur de ne pas me sentir à ma place ou d'interrompre un moment privilégié entre quelques personnes me faisait bien vite rentrer la tête que je venais de passer par le velux. J'ai observé d'en bas les allers et venues là-haut avant d'y monter enfin, lorsque la place fut moins prisée. Chouette moment avec moi-même sous mon ombrelle à regarder d'en haut les allers et venues en bas d'une fourmilière joyeuse.

Et puis le guet du matin.

Café, tartines et couverture, nous voilà deux au lever du jour à guetter d'éventuels mouvements sur les routes qui mènent à la ferme. Le jour se lève. Assis.es côte à côte, on se raconte, dans d'autres temps et d'autres lieux. Les autres dorment. On veille. Rien à faire que vivre cette parenthèse. Parler, écouter, regarder, se taire.

Partir coller des affiches à deux, passer un chouette moment, boire une bière en terrasse et puis dire « *on rentre à la maison ?* ».

La fois où j'ai commencé à aimer les gens et c'était plus possible d'être uniquement dans des positionnements politiques théoriques, où ça s'est vachement complexifié.

L'absence des résident.es.

Organiser un goûter, voir débarquer plein de voisin.es et locaux, se sentir proches, discuter de plein de choses.

La meuf qui raconte que seule dans sa boîte, elle a refusé d'utiliser une pointeuse.

Ce sentiment de bien-être qui me surprend et m'envahit la première fois que je reviens.

La distance, perte de confiance en moi, en d'autres.

Quand les flics ont voulu contrôler des identités et qu'on a discuté pendant une heure et demie de ce que les personnes concernées voulaient ou pas.

Quand elle m'a dit en réu « *t'es une fouteuse de merde* », que j'ai réussi à lui dire calmement que j'avais entendu, qu'on en reparlerait plus tard, et continué ce que je disais sans m'emmêler les pédales.

Partir pour de bon et se retrouver loin à se sentir seule au milieu de dix personnes.

Le matin où tout le monde essorait les duvets et les tapis de sol tellement il avait plu dans la nuit à travers les maigres tentes.

Un parloir sauvage pendant la manif devant la prison de Gap. Arriver à se comprendre, se dire que c'est important.

Avoir prévu de s'en aller, proposer une discussion sur le sens de cette lutte avant de partir, et revenir après un peu grâce à cette discussion.

La chèvre et le chou.

LA PLACE DE...

C'est au début encore de l'occupation… je pensais que nous arriverions, et qu'il y aurait rapidement un moment de confrontation, qu'il s'agisse des déménageureuses ou d'une expulsion… et ensuite... et bien nous parlerions de la suite. Mais là les choses s'étirent en longueur, ça traîne, et on a beaucoup plus de temps que ce qu'on aurait imaginé.
Qu'est-ce qu'on fait de ce temps ensemble ?
Ce matin, je fais le guet avec T. Il y a peu de risques d'expulsion, on est détendues et on commence à discuter. Elle a fait un remplacement, il y a quelques mois, dans l'établissement, et raconte. Une petite structure, un fonctionnement qui peut s'adapter de manière plus souple au rythme de chacun.e. Le lien avec les habitant.es du village, le jardin potager… Les questions que je ne sais pas comment formuler se pressent sur mes lèvres. Comment était-elle, la vie des personnes dont c'était le « *lieu de vie* » ? Et le rapport entre les professionnel.les et les habitant.es ? Quels étaient les espaces de liberté à l'intérieur ou en marge de l'institution ? On parle du travail social, des rapports d'autorité qui s'y expriment. Du côté coercitif de chaque institution, aussi alternative soit-elle, parce qu'elle est une institution, qu'elle a un règlement qui s'applique *a priori* à tou.tes, et représente « *la Société* ».
On parle de ce que veut dire « *aider* », de comment on peut étouffer quelqu'un.e pour son bien, maintenir des dépendances pour justifier son salaire, se sentir utile, parce que c'est plus rapide, pratique dans le quotidien. On parle, du contrôle social, des normes, de la morale… on parle du travail social qui cautionne la société de merde dans laquelle on vit, qui sert de justification face aux critiques « *oui, il y a des inégalités, mais les défavorisés ont des aides, on a de la chance par rapport à d'autres sociétés* ».
On parle aussi des moments précieux que permet ce travail dans les rencontres interpersonnelles, le sens qu'on peut trouver dans ce qu'on fait, parce que ça change vraiment quelque chose pour la personne en face et pour soi-même, dans la vie ici et maintenant. Mais ce sens est abîmé par le fait même qu'il s'agisse d'un boulot ; c'est en échange de thunes que je vais venir te rencontrer, et notre relation est conditionnée par mes horaires de travail.
C'est quoi, une vie en institution, entouré.e par des professionnel.les ?
Ça fait du bien, cette discussion. On peut se retrouver ensemble contre la fermeture de la ferme, s'il ne s'agit pas de défendre l'institution. Arriver à poser progressivement des questions qui peuvent séparer, se rendre compte qu'on partage beaucoup, gagner en confiance.
Et toi, pourquoi t'es là ?

Ça semble compliqué de parler de ces questionnements et de ces doutes à une vingtaine.
Je ne me sens pas suffisamment à l'aise avec la prise de parole, l'articulation d'idées en temps réel, pour que cet échange me paraisse possible en grand groupe. Finalement, on propose un temps de discussion, sous un arbre, à celles et ceux qui le souhaitent. Il s'agit d'un petit groupe hétéroclite, où l'on va pouvoir écouter les silences, parler d'expériences similaires… petit à petit, j'arrive à éclaircir cette question du sens, qui reste centrale, mais moins pesante. Et si le sens ici se situait dans la lutte, dans la manière de lutter, qui ouvrirait des espaces de liberté ? Ces échanges redonnent de la confiance, des envies, créent des affinités.
Il faut du temps pour que cette réflexion s'élabore, qu'elle soit suffisamment consistante pour que je puisse m'appuyer dessus. Et ce cheminement ne se partage pas en assemblée générale. Comment articuler les places de chacun.e dans leur spécificité, dans ce groupe ouvert bizarre que nous formons ?
Comment se sentir légitime à apporter un point de vue différent dans une lutte déjà existante ? Qu'est-ce que ça change à la légitimité, d'être travailleureuse social.e, de vivre sur place ? Est-ce que ces questions sur la légitimité ne sont que des attaques extérieures sur la crédibilité de notre action, à démonter, ou est-ce qu'elles ont une pertinence,

et laquelle ? Nous voulons partir de ce qui nous touche dans cette situation, de ce qui est commun à chacun.e : les voies tracées d'une insertion sociale oppressante, par le travail, le logement, les cases de la normalité.
À partir de là, la question de la place des personnes handicapées dans la lutte est-elle si importante ? Nous ne nous battons pas « *pour elleux* », mais avec celleux qui partagent cette critique, et veulent combattre cette situation. Cela va au-delà de la question du relogement des résident.es, et ce n'est pas instrumentaliser la situation que de l'énoncer ainsi, c'est poser clairement les raisons de notre présence ; nous ne venons pas en soutien extérieur mais parce que c'est de nous tou.tes qu'il s'agit. Alors, tandis que les positionnements s'affinent, apparaissent des divergences. On le sent, mais on ne s'y attarde jamais beaucoup. Cela peut amener des complémentarités riches. Sentiment porteur d'être un collectif en évolution, qui avance au fil

du temps. Plusieurs fois, une personne seule, face au groupe, continue à porter un point de vue ou une exigence différente, elle tient la-dessus et ce n'est pas balayé, le groupe entier se questionne. À d'autres moments, on peut penser qu'on s'est compris.es, qu'on est d'accord et puis se rendre compte que ce n'est pas du tout le cas. Ça peut générer des crises, des ruptures. Au fil du temps, des arrivées, des départs… des personnalités, positionnements et implications diverses… un sacré paquet de rayons de soleil ! Et cette question, récurrente : Et le lien avec les résident.es ? Et les personnes handicapées dans la lutte ?

Celui qui arrive en nous disant que nous faisons une lutte de valides. Ça veut dire qu'il nous faudrait un quota ? Lui justement il se présente comme une « *personne handicapée* ». Est-ce qu'il est plus légitime que moi ? Et si la société ne m'a pas mise dans la case du handicap[1], est-ce à dire qu'elle ne m'incapacite pas en beaucoup de domaines ? Est-ce que je veux m'y intégrer ? L'adapter ? La foutre en l'air ?

D'autres arrivent, avec d'autres cases. « *Est-ce que l'on parle de handicap physique ? Mental ? Psychiatrique ? Parce que faut pas tout mélanger hein, on est pas des fous !* »

Est-ce qu'on a contacté l'association machin, la structure bidule ? Heu… pour quoi faire au juste ? Est-ce qu'on veut avoir une reconnaissance institutionnelle ou associative, auprès de collectifs dont la caractéristique commune serait le handicap, et non de mettre en avant telle ou telle idée ?

Et après, qu'est-ce qu'on ferait ensemble ? Du lobbying auprès du Conseil Général et de l'ADSEA pour que résident.es et éducateureuses réintègrent cette structure, et alors on aurait gagné la lutte ? On veut bien plus que cela, en tous cas porter des choses au-delà… mais on veut aussi des choses ici et maintenant, pas attendre les bras croisés… difficile de combiner tout ça !

Avant l'occupation de la ferme, des personnes du « *collectif de soutien* » ont rencontré des résident.es. Certain.es ont exprimé leur refus de quitter leur lieu de vie. La proposition de soutien était exprimée ainsi :

« *On est plusieurs à trouver que c'est dégueulasse ce qu'illes veulent faire. On pourrait garder vos affaires pendant votre absence* ». Message minimaliste, mais clair. Et puis et puis… quand on arrive le jeudi, les résident.es sont parti.es. Les personnes qui les connaissent sont les éducs qui bossent dans la structure.

Illes sont dans un gîte, pas loin, pendant deux jours, puis partiront en séjour de vacances. Dans ces deux jours nous ne les rencontrerons pas. Plus tard, on parle du lien avec eux. Comment on leur transmet ce qui se passe ici ? Le temps s'écoule, rapidement. On s'approche de la date de leur retour.

Argh ! Comment on fait ?

Dans les discussions répétées sur ce sujet, il me semble qu'on butte à chaque fois sur les mêmes incompréhensions, nos projections et/ou réalités : une espèce d'attitude protectrice de la part des travailleureuses sociaux ; mais elleux connaissent les résident.es et ça leur donnerait une espèce d'autorité, de compétence. En face, des gens qui ne se rendent pas trop compte de ce que ça peut être, des difficultés de compréhension, des crises d'angoisse énormes, des attentes impossibles à combler…

Les discussions informelles et le temps passé à vivre ensemble nous permettent de dépasser un peu ces positions d'opposition, mais quand on les sent encore présentes après des semaines, la colère apparaît. « *Merde, tu me vois encore comme ça ?!* »

Heureusement, d'autres réflexions existent.

« *Oui, je suis éduc, je connais les résident.es, et j'ai confiance dans le groupe pour écrire une belle lettre.* »

« *Non, je ne suis pas dans la sur-protection, vous me connaissez assez pour le savoir. Mais je pense que ça peut rendre dingue de recevoir une lettre où des gens racontent qu'illes se bougent localement, que ça me concerne, mais que je ne peux pas les rejoindre.* »

Points de vue qui sortent des représentations dans lesquelles on aurait pu s'enfermer… et qui illustrent à nouveau nos hésitations, questionnements, divergences. Je suis partie. Illes sont revenu.es. Je ne les ai jamais rencontré.es. Je pense que ce n'est pas très grave.

Quand on parle ensemble, assis.es dans le noir sur les marches. Qu'il est ému, et se rappelle untel et unetelle, qu'il connaît depuis des années dans cette maison, et leur absence maintenant. De sentir qu'il est lié à cette histoire par ses tripes. Cette sorte d'attention et de tendresse entre lui et l'éduc, la p'tite meuf dans la lune et le grand punk à lunettes.

Quand plein de gens en réu ont dit « *ah, ce serait chouette que la ferme soit démurée* », et que le lendemain, alors que des gens l'avaient fait, l'info n'a pas tourné du tout.

La fois où il s'est barré sans parler ni dire au revoir à personne.

Quand des gens sont passé.es amener des courgettes géantes, du fromage, du pain.

Sentiment d'avoir changé, que ça change des choses, plein de choses.

La fois où j'avais plus confiance.

Quand j'ai eu l'impression que les gens s'accordaient la possibilité d'être fatigué.es.

Scène improbable de nous deux en train de porter des gros cailloux face au vent, à se casser la gueule tellement il souffle fort, tout ça pour faire un grand kern au milieu du terrain de la future cuisine centrale… pour les faire chier, alors qu'on sait qu'en un coup de pelle-tueuse ça sera dégagé… c'est drôle, on se gèle, la lumière est géniale.

Toutes les fois où je suis entrée dans la cuisine et j'ai halluciné de voir à quel point ça tournait.

Vouloir dépasser des désaccords, s'en donner les moyens, que ça marche.

La fois où il y a eu un « *eux* » et un « *nous* » et que dans « *nous* », « *je* » était en colère contre eux, mais que c'était pas possible de faire comme si on n'avait pas vécu plein de trucs ensemble.

Échanger un regard, se sentir comprise.

[1] Je ne cherche pas à minimiser les barrières physiques de la marche d'escalier, du palier de porte trop étroit, du corps ou de l'esprit qui ne répondent pas, ni à gommer la spécificité de ce rapport quotidien au monde.

Communiqué de presse du 4 août 2010
« Aujourd'hui, septième jour de l'occupation du lieu de vie de la *Ferme des Vignes* au Bersac. Les occupant-e-s qui s'étaient endimanché.es pour aller au tribunal ont eu l'agréable surprise de retrouver là-bas un certain nombre de personnes venues en soutien assister au procès, parmi lesquelles deux familles des personnes handicapées expulsées par l'ADSEA. (…) Parce qu'au bout de sept jours d'occupation cette maison est un peu chez nous, qu'on s'y sent bien, et qu'on est déjà trop nombreu.ses à avaler cette bouffe aseptisée, à vivre dans des cages à poules et à devoir bosser pour survivre, nous n'accepterons pas que d'autres personnes soient soumises à ces logiques. »

Communiqué de presse du 6 août
« Ce matin, en voyant arriver une multitude de jeunes dans des fourgons, les occupants de la ferme de vie du Bersac ont d'abord cru que le maire organisait une *rave party*. À leur grand désarroi, ils se sont aperçus que la centaine d'arrivants n'étaient autre que des flics. De la gendarmerie locale aux groupes d'intervention, ils ont déployé de gros moyens pour nous expulser. Le directeur de l'ADSEA était sur les lieux, entouré d'une faune hétéroclite, R.G. et autres civils mal inspirés. Le maire de Bersac quant à lui n'a pas daigné se montrer, soutenant cette expulsion par son silence.
Le collectif d'occupants est resté groupé et solidaire face à la répression. Nous avons évacué les lieux tous ensemble, récupérant l'ensemble de nos affaires et refusant tout contrôle d'identité. Nous nous sommes repliés sur Serres où nous avons commencé à informer la population de la situation.
L'occupation étant un moyen et non une fin, il est évident que nous restons motivé.es à continuer la lutte engagée contre l'ADSEA, son mépris des résidents et sa volonté de rentabiliser les handicapés.
D'autres actions, d'autres rencontres sont d'ores et déjà engagées. Toutes les initiatives en soutien restent les bienvenues.
Restons mobilisés !!! »

Communiqué de presse du 10 août
La ferme en exil
« Ensuite, nous avons importé une modalité d'action d'Amérique latine, « *l'escrache* », qui consiste en la dénonciation de personnages néfastes, dans notre cas des membres du Conseil d'administration, directement au sein de leur voisinage. En cette occasion, nous avons rencontré certaines de ces personnalités dans leur propriété (et quelle propriété !). »

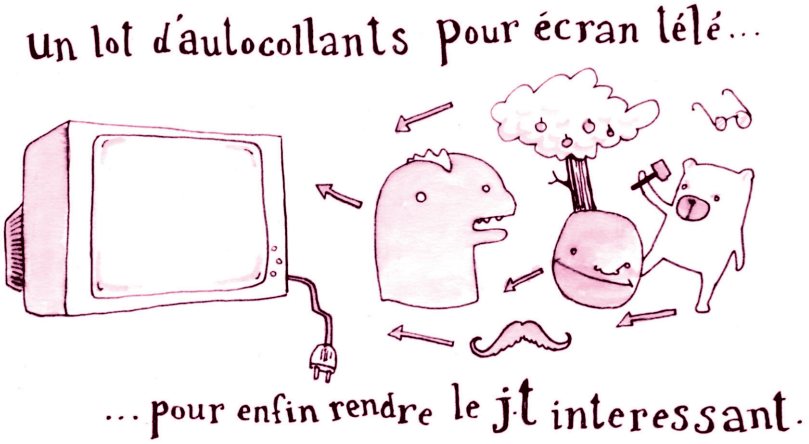
UNE RÉU

Réu électrique, où la tension pèse fort dans l'air. On arrive plus tard, en prenant place et essayant de capter ce qui se joue. Dans une sorte d'enthousiasme et de sentiment de force, quelqu'un qui avait au téléphone un membre du C.A. de l'ADSEA, ponte syndicaliste au demeurant, lui a proposé de passer le lendemain. Il pense que nous pouvons le mettre face à ses contradictions politiciennes, et lui tirer des promesses. Et c'est de cela qu'il est question. L'ambiance est complètement surréaliste, difficile de comprendre comment on a pu en arriver là… des personnes, qui peuvent être à d'autres moments réservées quant à la nature des modes d'action que nous pouvons employer, sont sur des plans hallucinants ; d'autres disent qu'il est hors de question qu'il mette un pied ici, mais que si des gens veulent le rencontrer, ça peut se faire en dehors ; lui tout seul, qui tient sur le fait qu'on a rien à attendre d'une rencontre avec ceux-là, que ça ne doit pas se faire. Il ne lâche pas, répète « *non, je ne veux pas* », et puis est rejoint par d'autres… on discute longtemps, fort… il faut arriver à trouver ce que nous voulons faire ensemble, sans que la décision revienne à l'avis partagé par les plus nombreux, ou celleux qui manient le mieux le langage, et qu'on ait l'impression de s'y retrouver tou.tes, *a minima*… alors qu'on est dans des propositions très éloignées les unes des autres…
Celui qui a fait l'invitation est tout mal, il ne veut pas pousser pour que ça se fasse ; il avait l'impression que ça pouvait être aidant et utile pour le collectif, mais si ce n'est pas notre analyse, on laisse tomber et c'est tout. Pour finir, on décide de le rappeler et d'annuler.
Et là, le Trop-Chouette lui dit « *mais tu sais poto, c'est pas forcément à toi de le faire. Moi je veux bien le rappeler demain, l'autre blaireau, pour lui dire que finalement, on va pas la faire cette rencontre.* » Celui qui avait lancé cette invitation controversée a dit plus tard à quel point ça l'avait touché.
Bon, de toutes façons, le lendemain on s'est fait.es expulser.

LES VOISIN.ES

Elle retournait avec énergie voir les voisin.es, et racontait.
Je trouvais ça chouette, l'enthousiasme qu'elle transmettait, même si parfois je me sentais loin.
Le jour de l'expulsion, on s'est retrouvé.es dehors, avec nos capuches et nos lunettes de soleil dans le petit matin, entouré.es par des dizaines de keuf.es de variétés différentes. Moyens disproportionnés, illes avaient bloqué les routes alentours, et on s'était fait surprendre comme des bleu.es… Passer un.e à un.e devant la caméra, batailler pour récupérer des casseroles, les faire chier un peu, merde ! La fliquette qui dit « *donnez-moi votre identité* », la copine qui la regarde en face et lui répond un « *non* » bien clair, et ça ne va pas plus loin. Puis se retrouver un peu dépité.es autour de notre tas de matelas, la menace de la déchetterie si on ne sait pas où les entreposer… Elle qui reparle des voisin.es sympas.
On va les voir ensemble. Illes nous accueillent avec chaleur, illes ont vu les fourgons arriver. Illes repartent, mais on peut entreposer nos affaires dans leur garage, et refermer après.
On apprend ensuite que les keuf.es sont passé.es les voir, contrôle d'identité alors qu'illes les connaissent, tentatives d'intimidation. On se dit que ces personnes se sont engagé.es, que c'est une prise de risque dans ces enjeux locaux. Le maire ne leur parle plus. C'est un vrai positionnement de leur part, qui change leur rapport à l'autorité.
Quand illes nous apportent une aide logistique, les flics, qui font simplement partie de leur décor plus ou moins familier, viennent les contrôler chez elleux. Des expériences comme ça peuvent changer la perception de la démocratie ; c'est sur ces bases qu'on peut se rencontrer. Beaucoup de personnes ont les nerfs contre les institutions : la CAF, le pôle emploi, le patron sont des figures du contrôle assez répandues dans nos vies. Arriver à se rencontrer autour de ses colères plutôt que de chercher à produire un discours consensuel qui toucherait « *les gens* ». Même si ça n'arrive qu'une fois, et encore…

Pour nuancer cela, la suite de l'histoire, c'est que quand deux personnes repassent, les voisin.es lâchent dans la discussion que les flics leur ont demandé de les prévenir quand les squatteureuses récupèrent leurs affaires, et qu'illes s'apprêtent à le faire sans problème. Il faut parler un bon moment pour qu'illes captent les enjeux de cette demande, et réfléchissent autrement leur coopération… Malgré leur aide précédente, il ne leur apparaît pas que répondre à cette demande des flics ferait d'elleux leurs indics.



LES MÉDIAS LE CHAPITEAU ET LA PLUIE [1]

Faire de l'info autour de nous pour une journée publique, se retrouver à quelques clampin.es sous un kiosque du centre-ville parce qu'il pleut, avoir une chouette table de presse, du café, des discussions publiques, mais avoir en même temps dans la gorge un arrière-goût de fin qui ne se nomme pas…
Être un nombre restreint, et avoir l'impression de tourner en rond. À un moment, nous sommes interpellé.es par un homme qui ne se présente pas tout de suite. Il est journaliste, énervé parce que nous lui avons donné un faux nom pour faire un communiqué de presse. Il parle de trahison, de confiance…
Un autre homme prend la parole pour nous expliquer la stratégie que nous devrions adopter ; à un moment, il faut s'adresser aux politiques. Lui-même est proche du président du Conseil Général. Le groupe est assez unanime. Leurs fonctions, leurs propositions, ne nous intéressent pas. Ils nous quittent de manière grandiloquente, vexés.
J'aime ces moments.
Le rapport aux médias est piégeux. Nous avons envoyé des communiqués réguliers à tous les médias, officiels et alternatifs. Des personnes les accueillent physiquement et au téléphone, en limitant les échanges à des reformulations. Mais c'est compliqué : plusieurs fois, des personnes se font embarquer à donner d'autres infos, sont piégées dans la discussion.
À ce petit jeu, ils ont plus d'atouts que nous. On parle au *daubé*[2], alors quand une radio chrétienne nous appelle, on répond aussi. Après tout, quelle différence ? Pourtant, si une radio facho nous avait contacté.es, on aurait refusé. En fonction de quels critères posons-nous nos limites ?
Des fois, j'ai l'impression de me dire « *pff, de toutes façons, au point où on en est…* » et j'aime pas du tout le sentiment qui m'envahit dans ces moments. C'était plaisant, pendant la manif du mois de septembre, quand des affiches qui disaient « *menteurs, pourris* », et autres poésies ont recouvert la façade du *daubé* en pleine journée.
Ça doit quand même donner une impression bizarre, de l'extérieur, ces nombreux grands écarts…

[1] *« Bonjour. Nous vous avons rencontrés lundi dernier pour la parution d'un article sur votre mobilisation. À cette occasion, nous avions mis de côté les idées préconçues qui hantent les esprits de certains, au sujet des manifestants. Dommage que vous n'ayez pas su faire de même. Ce n'est pas agréable de se faire traiter de cons sous prétexte que nous sommes journalistes, bien que nous comprenons vos rancœurs contre certains. Sans l'action des journaux, votre mouvement n'existe pas. » Commentaire n° 1 posté par Tanguy Cohen, Antoine Marigot le 06/08/2010 à 13h52, sur le blog nonalafermeturedubersac, suite à l'expulsion.*

[2] Le Dauphiné Libéré, *torchon local*

Communiqué de presse du 16 août 2010
« Aujourd'hui il y a eu une lecture publique sur l'esplanade de la paix à Gap et dans diverses rues de la ville. Les orateurs publics ont utilisé comme support l'un des numéros de la revue « *Sans Remède* », publication anti-psychiatrique et une lettre rédigée par la sœur d'une des résidentes du Bersac. Certains mots de ces témoignages d'écorchés résonnaient étrangement dans ce quartier commercial, où il fait bon flâner, portefeuille au vent… »

Communiqué de presse du 10 septembre
Journée d'action et de solidarité aux resident.es expulsé.es
« Une manifestation réunissant une cinquantaine de personnes a eu lieu en ville dans l'après-midi. Derrière une banderole « LE BUSINESS DE L'ADSEA : LA FERME EST MURÉE, LES HABITANTS SONT À LA RUE ! », le cortège a bloqué quelques axes routiers et déambulé dans les rues piétonnes du centre, en distribuant des tracts, collant de nombreuses affiches et peignant au pochoir au sujet de la mobilisation de la journée. »
[...]
« Dehors, les flics de la BAC restaient à surveiller les allées et venues. À la toute fin de soirée, ils ont bloqué une vingtaine de personnes pour contrôler l'identité de deux personnes en particulier et les convoquer au commissariat le lendemain. Devant cette démarche d'individualisation, les personnes présentes ont tenté de faire valoir la responsabilité collective pendant une longue heure. »

Communiqué de presse du 25 octobre
Les portes des locaux de l'ADSEA engluées à Fontaine
« Pendant la semaine de solidarité, les portes d'un bâtiment de l'ADSEA en Isère sont engluées, et recouvertes d'affiches disant « *Aujourd'hui les portes sont fermées pour vous empêcher de nous encadrer, nous insérer, nous protéger, nous socialiser, nous accompagner. Le travail social existe dans un monde capitaliste peuplé d'entreprises, de prisons, de flics… À travers ses institutions, qu'il s'agisse de contrôle ou d'aide, l'État entend canaliser toutes les personnes qui ne correspondent pas à la norme en les enfermant dans des cases : handicapés, délinquants, malades mentaux, asociaux… Au milieu de tout ça, le gratin de l'ADSEA essaye de faire son petit business en expulsant les habitants de la ferme du Bersac. Parce que nous pensons qu'il est possible de faire exister des solidarités en dehors des institutions et du système étatique ! Résistance !* ».

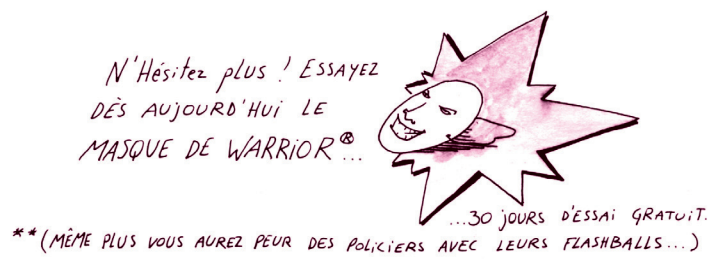
LES PIRATES MAUDITS

La lettre émerge d'une réunion triste, à la fin d'une journée pluvieuse, une des seules de l'été. Journée malchance, où nous sommes presque resté.es seul.es malgré les affiches, les tracts, les invitations. Notre collectif flotte, nous nous sommes fait.es expulser, nous n'habitons plus vraiment ensemble, certain.es d'entre nous reviennent exprès pour cette journée. Rapport au temps qui change. Temps des retrouvailles, temps de la discussion, temps de la décision, plus rapide. Prendre des décisions, se réunir avant qu'une bonne partie d'entre nous reparte… vite vite, ça va être l'automne, vite vite, nous sommes absorbé.es dans nos rythmes habituels, nos engagements « *d'avant* »… vite vite… rattraper le temps arraché à la normalité ? La distance s'insinue. C'est peut-être normal, c'est peut-être triste. Il y a donc cette réunion triste. Nous sommes humides, et déçu.es. Mot en onze lettres : résignation. Le piège. Petite bête qui est déjà là et grignote affect et confiance. On en parle un peu, vite fait. Superstition. Douze lettres. Si on en parle pas de cette résignation, est-ce que ça cesse d'exister ?
Nous invitons des ami.es à nous rejoindre… euh… à rejoindre cette lutte… heu avec nous… pour nous… heu pour eux… non, en soutien. La lettre parle d'abordage, d'offensive, d'une grosse action et de l'envie de les associer à sa préparation aussi. Elle parle d'une multiplicité d'attaques, ici et ailleurs, d'un équipage soudé et fort, solidaire et déterminé, multiple et enthousiaste. Nous avons besoin d'être rejoint.es. Nous pensons que nos ami.es ne viendront pas si nous ne leur proposons pas une action plus radicale que ce qui s'est fait jusqu'à présent. Illes seraient venu.es plus tôt sinon… on pousse le collectif en marche forcée, accélérée, limites franchies, impression de lâcher prise. On continue quand même. Et puis on s'éparpille, il y a cette lettre-invitation, et nous messagèr.es courant de port en port, d'équipage en équipage, pour rallier d'autres forbans. Il y a un peu de solitude qui s'insinue entre ces décisions collectives. Les invitations individuelles c'est un peu bizarre des fois. Je ne sens plus de collectif fort derrière moi, j'ai l'impression que la responsabilité d'inviter d'autres à nous rejoindre devient ma responsabilité. J'ai l'impression d'engager dans cette invitation que je fais à d'autres la confiance qu'on a développée ensemble, ça ne me plaît pas vraiment, alors je le fais peu. Je comprends très bien l'image que mes ami.es et compagnon.nes doivent se faire de cette lutte à travers les médias alternatifs. J'explique que si je participe à cette lutte c'est qu'il s'y est passé des choses que je trouvais intéressantes, des dépassements. Et puis et puis on apprend qu'un des chantiers de l'ADSEA a été saboté, cela fait grand bruit dans le milieu des travailleureuses sociaux ; à Gap, des éducateurices spécialisé.es qui disaient nous soutenir de loin retirent leur soutien. Ça ne change pas grand-chose à leur présence dans la lutte. On conserve la journée d'action mais le menu change : manifestation et soirée de projection. Le collectif local des salarié.es et soutiens locaux, qui n'existait plus en tant que tel depuis le tout début de la lutte, reprend la main. Tout devient difficile. Se retrouver, organiser une discussion, se dire ce qui nous bloque et s'il y a des choses possibles encore.
Essayer de sauver les meubles puisqu'on est là, conserver les apparences pour donner un peu de dynamisme à ce dernier rendez-vous, et un peu de sens à notre présence ici… avoir un dernier moment de discussion où se disent des solitudes, des incompréhensions, qui traînaient leurs guêtres depuis un moment déjà… les « *je dois* », et les « *il faut* » qui étaient des motivations sous-jacentes que l'on peut parfois confondre avec la rage, mais qui donnent un résultat bien différent… la difficulté à se trouver sur place, représentant d'une lutte aux aspects multiples, comme cela peut être lourd. Arriver enfin à se dire que telle manière de faire, de dire, ne nous convient pas, toucher aux limites de chacun.e, et à celles de ce groupe…
Abandon. Scrabble.

LA FIN DE LA LUTTE

La fin de la lutte… ou plutôt le moment où j'ai commencé à m'en éloigner.
Je n'ai jamais imaginé qu'on allait gagner en quelques mois la lutte contre la normalité et les institutions, même si les résident.es avaient pu réintégrer la ferme du Bersac, et ça n'a pas été le cas. La force d'une lutte ne dépend pas du nombre de personnes qui la composent, pourtant, ça fait une impression bizarre de voir le groupe qui se restreint de plus en plus… et l'énergie qui décroît. Entre un au-revoir et la rencontre suivante, des journaux ont parlé d'un sabotage sur un des chantiers en cours de l'ADSEA. Il y avait la distance entre nous tou.tes, et l'impossibilité de communiquer autour de ça. Et face à la confiance que nous avions construite ensemble, on a senti la peur s'insinuer, cette sale bête qui nous tourne autour en permanence, et qu'on arrive plus ou moins bien à repousser. La peur qui paralyse, qui rend méfiant.e, qui donne le sentiment d'être isolé.e.
Quand on s'est revu.es plus tard, ça nous avait abimé.es. En parler, c'était clarifier nos divergences, nos désillusions.

Et c'était presque une bataille que de mettre en place les conditions d'une discussion, sentir qu'il n'y a plus vraiment de tripes là-dedans, que si on y mettait pas une énergie folle, le rendez-vous attendu, pour lequel on avait invité des ami.es et où on avait mis des moyens et du temps, pourrait se limiter à un rassemblement de protestation devant une institution et une projection vidéo. Les bases politiques partagées deviennent si minces qu'elles pourraient disparaître…
En octobre, il y a eu une semaine d'actions de solidarité décentralisées.
Un ami m'a dit « *c'est comme faire ressortir un truc de manière artificielle, ne pas vouloir se dire que c'est mort…* » Quand je me retrouve, moi, mes modes d'actions, mes questions, mon cerveau qui tourne en boucle dans mon coin, et que je sens que les autres dans la ville pas si loin sont à des années-lumière, quand la pertinence de l'action est une question que je me pose dans une solitude assez forte, oui je sens que la lutte collective se termine…



POURQUOI J'AI PRIS PART

Je trouve ça très difficile encore aujourd'hui de dire pourquoi j'ai pris part à cette lutte, mais je crois qu'avant tout, c'est la colère de voir encore une fois des personnes prendre des décisions depuis leurs bureaux sans aucune idée des conséquences que celles-ci ont sur la réalité d'autres personnes. Envie de leur faire bouffer leurs cravates et tous leurs dossiers…

Mais comment faire partager cette colère sans juste la renvoyer à la gueule des gens ? Passer par un terrain qui me semble (peut-être à tort) celui sur lequel on va pouvoir se rencontrer ? Terrain mouvant pourtant dans lequel je m'embourbe parfois, regrettant après coup d'y avoir mis les pieds et d'avoir perdu trop d'énergie à y patauger alors que, pas loin, j'aurais pu gambader sur la terre ferme des opinions partagées à quelques-un.es. En allant voir les voisin.es, les gens dans la rue pour leur donner un tract, j'avais envie de provoquer indignation, colère… une réaction, quoi ! Ça marchait.

Et après ? Aller te chercher, toi que je ne croise jamais… pourquoi ? Pour que tu nous rejoignes et que la « *normalité* » de ta vie donne caution à une lutte que la « *marginalité* » de la mienne ne permet pas de faire entendre ? Pour te « *sauver* » de l'emprise du méchant gourou capitaliste qui te fait croire que ton bonheur est là (mais moi je sais qu'il est ici… petit.e !) ? Et comment on fait ? Faut-il essayer de parler à la masse ? Parler aux individualités qui la forment ? Comment ? Pourquoi ? Pour qui ?
Souvent j'ai essayé de pondre une parole universelle, quelque chose qui pourrait être entendu, compris par n'importe qui. Ça lissait ma colère, ça la rendait plus propre, « acceptable »… acceptée ? Pas sûr en vrai, parce qu'au final, que restait-il de mon envie de leur mettre mon poing dans la gueule ?

FRAGMENTS ET RACONTARS

MIXITÉ SOCIALE MON CUL !

UNE HISTOIRE DE LA VILLENEUVE

Dans la nuit du 15 au 16 juillet 2010, Karim B. est tué d'une balle dans la tête par un policier dans le quartier de la Villeneuve à Grenoble, suite au braquage d'un casino. Quelques jours plus tard, c'est le grand show médiatique. Sarko déboule avec son « *discours de Grenoble* ». Il assimile immigration et délinquance, invoque les « *conditions d'appartenance à la nation* » et déclare ouverte la chasse aux « *indésirables* ». Nouvelle ruée sur les « *quartiers sensibles* », parfaite occasion pour le gouvernement de pousser sa logique de guerre, forces de l'ordre contre truands, au nom de l'urgence morale, de la haine des pauvres et du racisme décomplexé.

En 2003, j'étais en fac de socio et j'avais choisi de raconter l'histoire de la Villeneuve. J'ai arpenté le quartier, fait tout plein d'interviews, collectionné les archives. Mes profs m'encourageaient à « *dévoiler la vie des gens qui n'ont pas la parole* » mais ça m'a fait flipper ; qui d'autre lirait ces lignes que des universitaires et des flics ? Alors, par peur de trahir les villeneuvois.es, j'ai essayé de me cantonner à l'histoire officielle, aux gué-guerres entre politiques, militant.es et autres animateurices… bref, de m'intéresser à tou.tes celleux qui ont conçu et tenu ce quartier, mais sans rien dévoiler des stratégies de survie de ses habitant.es. J'ai ensuite consciencieusement enfermé ces pages dans un tiroir électronique et je suis partie vers d'autres aventures. Ces temps-ci, saoulée par ces journalistes qui alimentent le fantasme des banlieues à problèmes en bavant sur Villeneuve, dépitée de voir les ami.es se focaliser seulement (mais à raison) sur l'horreur sécuritaire, j'ai ressorti quelques fragments, avec l'aide d'Hilda.

CAMILLE CRABE

DOULEURS D'UNE *FASHION-VICTIM*

Alors voilà, à Villeneuve, c'est bien la merde. Pour les villeneuvoi.ses, c'est la misère encore plus qu'hier, ambiance pourrie au pied des montées, caddies et bouts de bétons qui dégringolent du haut des tours vétustes véners, barrières toujours plus infranchissables autour des écoles, caméras intelligentes et perquisitions à répétition… et surtout le deuil, le dégoût de l'injustice, la perplexité de se retrouver dressé.es les un.es contre les autres par la peur[1]. Les flics sont partout, à quelques exceptions d'une glauquitude sans nom ; les rondes, de plus en plus serrées dans le quartier, contournent parfois une placette de brique et de béton le temps de permettre à quelques rageux d'y faire flipper les piétons, comme pour se raconter que les keufs n'ont pas gagné partout.

Alors bien sûr, quand on parle de Villeneuve, on veut parler de ce qui se passe partout ailleurs ; à la Courneuve, à la Reynerie ou aux Minguettes. Mais dans la région grenobloise, avez-vous entendu parler des cités Mistral, Champberton, Abbaye ou Teisseire… ? Ok, convenons que vous n'êtes jamais passé.es dans le coin autrement que pour les sports d'hiver, vous habitez loin, on n'entend pas parler de tout… et pourquoi tant de grenoblois.es de centre-ville, quand on leur parle « *quartiers* », pensent-illes « *Villeneuve* » ? Y compris la plupart des militant.es *de gauche* qui, pour « *coller des affiches dans les quartiers* », vont justement dans ce quartier-là ? Peut-être parce que onze élu.es de la majorité municipale y vivent. Peut-être parce qu'on y trouve théâtre, bibliothèque, centre commercial, marché, locaux associatifs, bourse du travail, école d'architecture, ligne de tram à vingt minutes du centre-ville, radio associative, centre de santé, clinique, ribambelle d'écoles, collège et parc de dix-huit hectares… Peut-être parce qu'avant d'être la star des banlieues à problème, c'était le reine de l'innovation, la vitrine de Grenoble, la Ville-neuve que l'on venait visiter depuis le Canada, le Japon et le Mexique. Sous les spots depuis près de quarante ans, des dizaines de thèses et d'articles sur le sujet, aucune raison que ça change ; ville modèle, ville poubelle, c'est kif-kif, la Villeneuve est l'éternel sujet, la *fashion-victim* des politiques de la ville.

[1] *Lisez les bons articles du Postillon à ce sujet, notamment dans les N°3, N°7, N°9, qui reprennent des interviews de villeneuvois.es avant et après ces événements, téléchargeables sur http://www.les-renseignements-genereux.org*

S'ÉCHAPPER DU QUARTIER

Interview avec Hilda, matinée du 7 mai 2003, chez elle, Constantine, quartier II de la Villeneuve

J'ai fait toute ma scolarité dans le quartier, jusqu'en troisième. Et puis tout de suite, j'ai tenté de *m'évader* du quartier, de temps à autre, et je suis réellement partie à 17 ans… tout le temps à l'Arlequin, dans le même appartement… et puis, je suis revenue sur le quartier, étant adulte et plus posée, à vingt-deux, vingt-trois ans… j'avais un petit appartement, un F2, pendant cinq ans. C'est-à-dire, j'aimais bien le quartier, et puis c'était très pratique. Je cherchais un logement dans le quartier. Et puis bon, on en a toujours marre… on vit longtemps dans un endroit… alors je me suis *ré-échappée* (rire). La première fois que je me suis échappée du quartier (parce que je le vois comme une prison, quelque part, à tous les niveaux), pendant bien six ans, j'ai été dehors… j'ai connu plein d'endroits… c'était mon époque *rebelle* (rire). Et puis bon, le fait de revenir, ça voulait bien dire que j'aimais ce quartier, au fond, puisque c'était mon quartier d'origine, d'enfance. Je voulais y construire des trucs, peut-être m'impliquer, je ne sais pas. Enfin, quoi qu'il en soit, il y avait beaucoup de raisons. Mais ça ne s'est pas passé comme ça, il y a eu beaucoup d'histoires. J'ai voulu partir à nouveau, et je suis partie. Pas pendant longtemps… (rire) mais quand même, c'était pour ouvrir un squat (rire), *histoire de*. Et manque de pot… enfin, je m'en doutais, parce qu'il n'y avait pas beaucoup d'issues pour le relogement… suite à l'expulsion, aux négociations *etc.*, j'ai ré-atterri dans le quartier.

LA POLITIQUE DE LA VILLE, COMPLICE DE L'OMBRE

Donc, c'est pour ça que je suis encore ici, depuis tout ce temps.
Maintenant, je suis revenue depuis presque cinq ans, mais… c'est pareil ; pour tout un tas de raisons, on va vraiment partir. On va partir de Grenoble. Et là, du même coup, le quartier, je ne pense pas que je reviendrai dans le quartier… ou alors… non, vraiment ça m'étonnerait, franchement. Ce n'est pas que j'ai tenté d'y faire quoi que ce soit, mais là, vraiment, c'est lourd, très lourd à porter. Ça *pèse* quand même. Surtout, je le prends sur un ton un peu affectif parce que… quelque part, quand on me demande d'où je suis issue, je dis que je suis de Grenoble, mais je suis de l'Arlequin. C'est plus important que de dire… je ne peux pas dire que je suis française, par exemple… et puis ici, il y a eu des moments très forts, j'ai toute une histoire, l'histoire du quartier en elle-même, notre histoire familiale, mon histoire personnelle. Enfin, c'est très fort... et… c'est un peu tirer un trait sur pas mal de choses pour recommencer. Je suis obligée de le faire, parce que c'est un poids. Non, c'est vrai. Et un poids que je ressens de plus en plus, notamment sur mes enfants, parce que je me rends compte que dans le quartier, c'est un peu un village. Au niveau des structures, elles sont toutes imbriquées les unes dans les autres et quoi qu'il en soit, on ne peut pas s'en dépêtrer. Et comme mes enfants sont dans le circuit de l'école, je ne peux pas… et étant donné que j'ai connu des soucis avec l'intégration de.… je le prends comme un contrôle, comme un contrôle social. Je ne peux pas réellement être libre de mes faits et gestes, et je ne peux pas, ne serait-ce que choisir l'école en elle-même. Ça m'est plus ou moins imposé, et… ce sont des choses qui m'énervent.

La « *Politique de la Ville* »... figurez-vous qu'un de ses inventeurs, c'est Hubert Dubedout, maire de Grenoble du milieu des années 60 jusqu'en 1983. Allez savoir s'il réalisait ce qu'il faisait, il a offert au Ministère de l'Intérieur un complice de l'ombre.
Je m'explique ; « *Développement Social des Quartiers* », « *Zones d'Éducation Prioritaires* », « *Prévention de la Délinquance* », « *Développement Social Urbain* », sans oublier « *Haut-Conseil à l'intégration* »… les plans s'enchaînent des années soixante-dix à nos jours, avec la création, au passage, en 1990, du Ministère de la Politique de la Ville. Depuis lors, la loi française le répète et le décline en boucle, « *les villes doivent viser un objectif de mixité sociale* ». Ça sonne un peu louche, comme si on nous parlait de concertation citoyenne ou de test qualité, comme une de ces expressions faites pour nous embobiner. Idée fourre-tout, mais résolument positive, progressiste, humaniste – en un mot *de gauche* –, la mixité sociale nous parle d'égalité des chances, de fin des discriminations, de solidarité de voisinage et de vie de quartier. Elle nous parle du logement social et, plus largement, de la répartition et du mélange harmonieux des habitant.es dans leur ville. Elle nous parle de la merveilleuse diversité des âges, des cultures, des métiers et des revenus. Elle nous parle de transformation du monde par l'agencement des villes. La tête m'en tourne. Bon, l'idée j'imagine, c'est de mélanger un peu tout ça ; les riches, les pauvres, les moyennement pauvres… pour que tout aille mieux, quoi ; nos enfants seront copains à l'école, le PGD et sa femme de ménage feront leurs courses au même *Carrefour City*, on se rendra de menus services le dimanche après-midi et on cessera enfin de s'en vouloir, bêtement, de ne pas avoir les mêmes chances dans la vie. Parce que la mixité sociale est un moyen de diminuer les exclusions et la fracture sociale, c'est ce qui en fait un outil de la politique de la ville. Ben tiens.
Je crois plutôt que la mixité sociale est l'instrument assumé de la gauche pour renforcer l'ordre social, que chacun reste chez soi et ne pose plus de question sur l'injustice sociale. Ministre de la Ville, Ministre de l'Intérieur ; le couple génial qui bichonne les banlieues d'hier et d'aujourd'hui. Mais retournons pour l'heure à Villeneuve.

PIF PAF POUF, UNE VILLE-NEUVE

Dans les années cinquante, c'est l'explosion démographique. L'agglo compte 180.000 habitant.es, on rêve d'atteindre le million d'âmes. Comme dans toutes les grandes villes, on construit très rapidement et n'importe comment, sur fond de querelle entre la municipalité grenobloise gaulliste et les communes périphériques communistes. La pagaille est encore accentuée par la pression, dès 64, d'accueillir les dixièmes Jeux Olympiques d'Hiver de 1968.

Et puis coup de théâtre, en 1965, les gaullistes perdent les élections municipales, face à une coalition de « *très à gauche* »[2], pilotée par le fameux Hubert Dubedout. Les communistes dénoncent déjà la parcellisation du territoire. La team Dubedout clame haut et fort qu'elle ne rejettera pas les logements sociaux en périphérie. Mais les J.O. sont là, et l'objectif très pragmatique d'accueillir athlètes, accompagnateurs et journalistes, oblige à suivre partiellement le *Plan* défini par les prédécesseurs pour construire le « *Village Olympique* » (VO).

Ah ! Les Jeux Olympiques, quel bonheur, quelle liesse populaire, une vraie féerie[3] ! Le lendemain de ce mois de février 68, petite gueule de bois : la transformation du Village Olympique en quartier d'habitation ne se passe pas très bien. La « *cité-jardin* »[4] du VO devait être une « *opération de classe, destinée à servir le prestige de la France et pour laquelle les bâtiments ne devaient en aucun cas ressembler à des HLM* ». Mais les promoteurs privés ne se pressent pas au portillon et les habitant.es sont plus homogènes et pauvres qu'annoncé. De surcroît, illes se plaignent de la sous-estimation des équipements scolaires, de l'écart en périphérie des écoles et des logements étudiants, de la surestimation des équipements commerciaux et d'espaces verts peu fonctionnels. Bref, un manque d'animation dans une cité qui semble plus conventionnelle que prévue… ce constat confirme le bilan déjà négatif des cités-dortoirs des années cinquante, qui cumulent cloisonnement des activités, ségrégation des populations et concentration de la misère économique et sociale.

L'équipe municipale tente de se reprendre et de poursuivre le bétonnage, avec cette fois-ci l'objectif de court-circuiter les ministères, pour fabriquer la ville de demain, à l'échelon le plus local et progressiste possible. La mairie de Grenoble se lance dans un savant jeu politicien pour renforcer les pouvoirs de la ville et annonce la construction « *dans la zone sud d'une structure urbaine susceptible de canaliser une expansion atteignant certainement plus de 50 000 habitants* ». Ce sera la « *Ville neuve de Grenoble-Échirolles* », juste en face du VO. L'idée reste la concentration maximale dans les grands ensembles, mais sans discontinuité avec la ville actuelle, en « *un élégant pôle d'agglomération secondaire* » (le « *centre-relais* »), tout entier axé sur le mélange des populations. Les classes moyennes en seront la clé de voûte, leur proximité permettant aux plus pauvres de s'élever (comme l'oiseau ?), tandis que les effets négatifs produits par la concentration des plus défavorisé.es seraient atténués (mettre des pauvres ensemble, ça ne donne rien de bon, c'est bien connu). La Villeneuve sera « *la vitrine de la municipalité, la démonstration de ce dont est capable une équipe jeune, dynamique et inspirée par les idéaux du socialisme démocratique, elle sera une sorte de manifeste socioculturel des classes moyennes* ».

[2] *PSU Parti Socialiste Unifié, GAM Groupe d'Action Municipal, SFIO Section Française de l'Internationale Ouvrière.*

[3] *Allez donc voir sur http://cao38.eu.org et sur grenoble.indymedia.org toutes les bonnes raisons de s'opposer aux J.O.*

[4] *Ensemble architectural relativement inédit pour l'époque avec des petits immeubles aux façades agrémentées de loggias et de nombreux espaces libres constitués de pelouses, jardins et équipements.*

« UN FORT PARTI-PRIS D'URBANISME ! »

« La Villeneuve prévue par le Plan retenu en 1968 prévoit trois quartiers rattachés par un centre commercial, autour d'un parc de 25 hectares. Pour libérer l'espace vert au centre, on construira en hauteur sur les bords. La construction se développe en deux tranches distinctes, afin de permettre l'installation d'habitants dès l'achèvement de la première.

Le Quartier I, qui doit son nom « d'Arlequin » à ses façades colorées, est construit de 1970 à 1972. Son bâti continu sur une longueur de 1,2 km se présente sous forme d'une grande barre, haute de 5 à 15 étages, et zigzague (avec des angles à 60°) du nord au sud. Il cherche à éviter le « vide urbain » et le manque de structure habituellement critiqué dans les grands ensembles, tout en brisant la monotonie d'une ligne trop régulière. Les immeubles sont construits sur piliers pour aménager en dessous la « rue piéton », immense galerie couverte de 6 mètres de hauteur, réservée à la circulation piétonne, courant d'un bout à l'autre du quartier et abritant les entrées d'immeubles qui mélangent logements sociaux et en accession. Côté parc (sur son flan est), les équipements sont au pied des bâtiments. Côté rue (sur son flan ouest) se trouvent la voirie et les parkings-silo. Le quartier I comprend aussi, de l'autre côté du parc, au nord-ouest, un ensemble de résidences dont la construction s'étale entre les années 70 et le début des années 90, exclusivement composées de logements privés et en accession.

Le Quartier II, ou « quartier des Baladins », construit de 1975 à 1980 et accompagné tout au sud de l'achèvement du centre commercial Grand'Place, est conçu sur les bases des premières évaluations de l'Arlequin. Évitant la forme de la muraille trop massive du Quartier I, il est moins haut, mais surélevé sur une dalle piétonne à 5 mètres du sol. Son parc immobilier est plus traditionnel, avec un rassemblement des types de logements en îlots. »

IL ÉTAIT UNE FOIS LA RÉVOLUTION...

À l'époque, la « *mixité sociale* » n'est pas encore une expression à la mode, mais à Grenoble, on y pense déjà, et on pense même plus loin, parce qu'on n'est pas seulement de gauche, on est gauchiste. Pour imaginer le quartier, on crée des « *commissions Villeneuve ouvertes à tous* ». Elles sont investies par une horde enthousiaste et de tous âges, militant.es, pédagogues de l'éducation populaire, sociologues et étudiant.es de l'école d'architecture qui ont troqué leur diplôme contre les manifs de 68. Imaginez le tableau : Monsieur le maire va voir une bande de chevelus, rêveurs et autres institutrices… et leur donne carte blanche pour faire une ville de 50 000 personnes. Subvertir la vie de milliers d'ouvriers, fabriquer un bout de révolution tranquille…

À l'époque, on parle de lutte des classes et – dans les milieux intellectuels – on découvre les théories de la « *reproduction sociale* », qui nous expliquent que les enfants du monde ouvrier se marient plus souvent avec d'autres enfants d'ouvrièr.es, et suivent le même chemin ; tandis qu'il est plus facile de réussir à l'école ou de devenir prof soi-même quand on a des parents prof[5]. Alors la générosité, l'imagination et les dérogations spéciales ne suffisent pas. Celles et ceux qui inventent Villeneuve savent « *qu'il ne peut y avoir de changement, ne parlons pas de réforme, sans projet élaboré par et avec ceux qui sont concernés* ». Contre le monde capitaliste industriel, contre l'école des injustices, illes ne veulent pas d'un projet plaqué de l'extérieur, ni d'un laboratoire déphasé et aveugle. Illes veulent réinventer, jour après jour et avec les villeneuvois.es, la vie communautaire qui doit révolutionner leur destinée.

Il est difficile de décrire en peu de mots ce qui a été élaboré à Villeneuve en quelques décennies. À la base, elle a surtout été pensée par des pédagogues. Illes voulaient réinventer l'école, non pas comme une institution séparée, mais comme le cœur du projet communautaire. Le quartier entier et l'ensemble de ses habitant.es devaient se faire co-éducateurices. L'autorité des enseignant.es et plus largement des classes sociales aisées serait rejetée au profit de la mise en valeur de chacun.e. Pas de barrières aux écoles, portes toujours ouvertes, salles de classe biscornues pour que les enfants puissent se soustraire au regard des adultes. Avalanches d'expérimentations pédagogiques. Mélange de tous les services sociaux, parce que « *tout est dans tout* » et qu'on ne veut plus d'étiquettes et de catégories pour parquer les gens dans des rôles pré-définis. À chaque étage, des salles communes pour que les voisin.es se rencontrent, on demande aux pères de faire des cours d'arabe s'ils parlent arabe ou de réparer le gymnase s'ils sont ouvriers du bâtiment. On affiche les statistiques dans le hall de l'école pour que tout le monde comprenne ce qu'est la reproduction sociale et se résolve à l'entraver.

En mai 1972, les « *coordinateurs* » du projet Villeneuve accueillent enfin, avec beaucoup d'attention, les premièr.es habitant.es… assailli.es, aussi bien dans les montées d'immeuble que dans les équipements, de multiples réunions, d'animations. Les professionnels sont partout, piaffant d'impatience. Et une boutade se colporte aux premiers mois de l'installation : « *L'animateur est fourni avec l'appartement, compris dans le loyer* ».

[5] *L'une des premières grandes enquêtes françaises consacrées aux liens entre position sociale et trajectoire scolaire est menée entre 1962 et 1972 et* La reproduction, éléments pour une théorie du système de l'enseignement, *bouquin de Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, paraît aux éditions de Minuit en 1970.*

HISTOIRES D'ÉCOLES

Interview avec Hilda – 7 mai 2003

J'ai fait des dérogations pour mes enfants. Elles n'ont pas été acceptées. La première année, ça s'est vraiment mal passé. Je suis tombée sur des personnes qui ont exercé leur pouvoir… leur autorité. Et qui prenaient peut-être trop à cœur leur métier, notamment de directrice d'école. Et puis, ils n'ont peut-être pas su faire la part des choses. Quoi qu'il en soit, ça a toujours été ça, les vilains petits canards, toujours dans le collimateur. Après, la situation s'est un peu envenimée. Je suis partie, parce que de toute façon, le fait d'aller à l'école pour la première fois, c'est quand même très important. Et ce n'est pas dans une ambiance un peu agressive que l'enfant ne comprend pas… et puis en plus l'école… on en a l'opinion qu'on en a, et voilà. On fait tous des efforts… et là, j'ai vu qu'il n'y avait pas du tout d'effort de la structure accueillante, qui est l'école des Frênes, en bas. Je ne sais pas ; elle n'avait peut-être pas l'habitude de rencontrer des difficultés de la sorte, dans le sens de problèmes de comportement d'enfants. Enfin, quoi qu'il en soit, ça n'a pas du tout fonctionné. Et puis, il y avait clairement des incompatibilités. Là, j'ai fait des dérogations pour qu'ils aillent à la maternelle de la Rampe, qui est donc l'école maternelle de mon enfance… on en a une idée un petit peu plaisante. Je me rappelle de choses *super*. Et en fait, là (sourire), je suis un peu tombée de haut, parce que tout ça, c'est uniquement lié à des souvenirs qui n'existent plus, à plein de niveaux ; de l'école en elle-même, de la façon de pratiquer un enseignement pour les petits…

Bon, c'est pas comme si ça s'était bien passé pour moi non plus à l'époque... (rire) mais en fait, je me suis quand même rendue compte d'une chose ; ce que nous avions pu vivre au début de l'Arlequin, en terme d'enseignement, que ce soit maternel, primaire et collège, c'est complètement… ça n'a plus rien à voir, c'est clair. J'y ai pensé, en lisant notamment sur les forums qui sont en cours actuellement. J'ai vraiment l'impression… c'était vraiment expérimental, à tous les niveaux… mais oui, à force d'être expérimental, moi, j'ai vraiment eu l'impression… je me sens cobaye. Vraiment *cobaye*. J'ai eu une scolarité, jusqu'au collège, on va dire, normale, enfin, sans réel souci, c'était même… non, c'était sympa, dans mes souvenirs, c'était bien. Il y avait… c'est à partir du collège que ça n'a pas du tout marché. Et à l'époque, c'était expérimental. Enfin, maintenant, qu'est-ce qu'ils entendent par « expérimental » ? Ça, c'est une autre histoire. Vraiment, c'est négatif, le collège. Je pense que je ne suis pas la seule, non plus. Je vois bien, autour de moi, les copains, les copines de l'époque, en dehors de *quelques rares* qui ont continué, notamment dans les études, ou qui ont continué, quoi, qui se sont carrément plongés dans le monde du travail, ou qui ont pris des filières techniques, enfin bref, ça n'a pas trop marché. Et puis là, on voit le résultat de certaines personnes qui ont mon âge et qui loosent, encore, dans le quartier. Qui, concrètement, sont les bras ballants et ne savent pas… après, il y a plein d'autres histoires qui s'emmêlent, des histoires familiales… mais enfin, ça ne m'a pas aidée, et ça n'a pas aidé d'autres personnes, et… (rire) voilà ce serait un peu long à expliquer. Bon, ceci dit, il y avait quand même des points positifs, au collège.

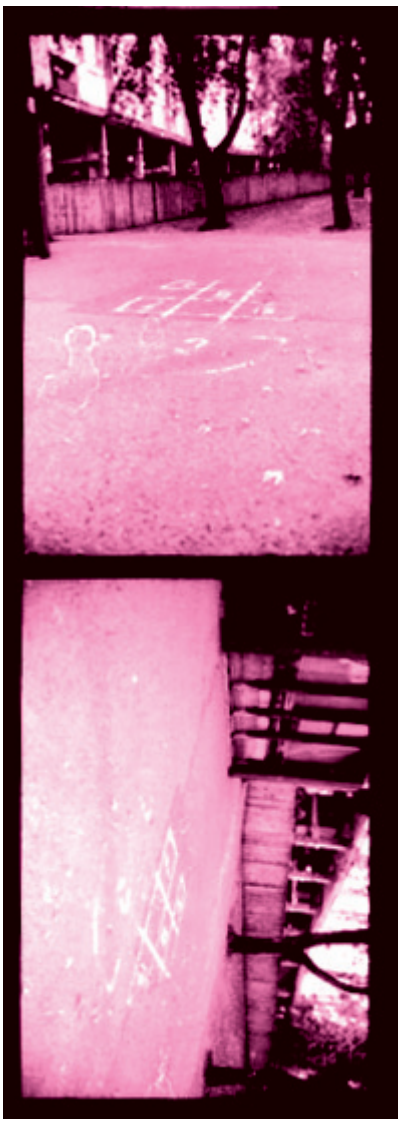
Moi, ma période collège, c'était de 81 à 86. J'ai redoublé deux fois. La dernière année, je ne suis pas du tout allée à l'école. J'y suis allée un mois. C'était vraiment la fin de cette histoire… c'est vrai que c'était super parce que c'était ouvert sur le quartier, sur le monde. Pas à tous les niveaux, mais à plein de niveaux… il y avait des activités qui permettaient de toucher à d'autres trucs… maintenant, même s'il y avait ce mot d'ordre, que ce soit plus expressif et expansif, mais il y avait de plus en plus de gens « *normaux* » (rire), qui te contraignaient à apprendre. D'un côté, tu avais le discours et de l'autre côté la méthode. Et c'était complètement… oui, c'était n'importe quoi. Et j'ai subi de plein fouet… je n'étais pas une mauvaise élève, mais… quelque part, il y a eu une exaspération, dûe au fait que je sentais que l'on m'en demandait trop. Peut-être que je n'y arrivais pas, mais quoi qu'il en soit, j'aurais voulu passer en seconde. Je voulais juste le B-A BA… mais on m'a forcée à redoubler, ce que je ne voulais pas. Et au pire, je me disais que j'aurais peut-être voulu continuer dans une filière technique. On ne m'a pas du tout donné la possibilité de le faire… j'ai eu énormément de problèmes avec deux, trois personnes, notamment le conseiller de l'époque… qui a *intentionnellement* fait des choses… j'aurais pu porter plainte contre lui, franchement, des choses comme ça, tu ne les fais pas : garder, par exemple ton dossier d'inscription pour une école, pour un LEP [Lycée d'Enseignement Professionnel], tu ne le fais pas. Donc évidemment, le dernier recours, c'était le redoublement, parce que l'instruction est toujours… j'étais obligée d'aller à l'école, jusqu'à 16 ans, et voilà… c'était un beau gâchis. Non, j'ai appris plein de trucs à l'école… mais c'est vrai que j'ai vu les incohérences et que ça m'a bouffé l'existence… c'est pour ça qu'après, j'ai eu envie de partir… et puis je suis devenue, forcément, complètement autodidacte, au niveau de mon parcours professionnel après… c'est moi-même qui me suis formée… vraiment… mais bon, j'ai mis du temps… je crois que j'ai fait une grosse dépression à 15 ans, franchement… dûe à l'école… et je ne suis plus du tout allée à l'école la dernière année, et on ne m'a rien dit… (rire). Vraiment, on ne m'a rien dit. On savait que j'étais chez moi, chez ma mère. Et après, je me suis ressaisie, mais vraiment c'était fini ; je n'avais plus de comptes à rendre à l'école, au collège Villeneuve, au « CES Villeneuve ». Mais ceci dit… après, quand je revenais dans le quartier, je voyais bien que ça avait changé… déjà, je voyais les plus jeunes aller au collège, des petits que je connaissais… je voyais bien que ça changeait… par exemple, il y avait des aménagements du quartier, de l'école… ça commençait à prendre cette tournure qui est actuelle... je voyais plus de gens aussi, au lycée Mounier, puisque c'était là qu'ils atterrissaient pour la seconde. C'était assez rare à l'époque, c'est vrai, d'aller en seconde… c'était même exceptionnel, je dirais… on allait sur les filières techniques, quoi.

UN QUARTIER EN DIFFICULTÉ COMME LES AUTRES ?

Mais Villeneuve n'échappe pas aux inégalités économiques et sociales qui surviennent avec les chocs pétroliers de 73 et 79. Chômage de masse et hausse du coût de la vie pour les plus pauvres. Échappée vers les quartiers pavillonnaires, les centre-villes et les écoles plus calmes pour les plus aisé.es. À Villeneuve, le prix du mètre carré dégringole et les bailleurs sociaux remplacent celles et ceux qui sont parti.es par des plus pauvres sans se poser de questions. Pourquoi dans ces conditions investir dans l'entretien du béton vieillissant ? Le quartier se délabre, devient lugubre en quelques années. Les portes se referment et beaucoup d'habitant.es n'empruntent plus la rue-galerie que par obligation, le col relevé pour éviter les courants d'air. Entrées murées, magasins au rideau rouillé, halls d'ascenseurs protégés par des digicodes et des grilles d'acier… bref, un air de banlieue ordinaire jusque dans les coursives d'étage. Les grandes idées architecturales de 1970 ajoutent leur part d'anxiété ; les larges piliers de béton des allées piétonnières, conçues pour « *forcer les habitants à se croiser de plus près* », deviennent objet de fantasmes « *si quelqu'un était caché là, derrière, pour m'agresser* ». Après plusieurs épisodes d'émeutes en 1991-92, la colère et la peur se font plus fortes à chaque arrestation ou assassinat de

ÉCOLE DE LA RAMPE,
Arlequin-Villeneuve, photos et texte d'Hilda

« Mais il restera certaines traces indélébiles, un peu à la façon de ces marelles sur le sol, qui semblent mourir en silence, comme si elles avaient été assassinées, et ce sous le regard placide des immeubles que représentent les arbres... ».
« Cette pseudo-utopie, de mixité en tout genre, par laquelle la Villeneuve et notamment le quartier Arlequin ont été construits, révèle bien le cynisme actuel. Le discours est en ce moment sécuritaire, alors qu'une certaine forme de violence « médiatique » explose sporadiquement comme dans n'importe quel quartier, on ne regarde pas trente ans après « l'expérience sociale » de la même façon. On ne veut voir que la surface des choses et ne pas chercher ce qui fait en fait l'ordinaire de la vie des gens du quartier. Elle fut riche en sens, elle fut ouverte vers d'autres horizons. Que reste-t-il de ces traces du passé ? Un semblant de « démocratie directe »... que l'on veut nous faire ingurgiter ? L'école primaire de la Rampe a été sacrifiée, pour quels choix, pour quelles raisons exactes... le constat est que lorsque une école ferme, on n'a plus qu'à ouvrir des prisons (à l'inverse d'une grande phrase qui est « fermez une prison, vous ouvrirez une école » dixit vous savez qui). Il me reste comme une contradiction flagrante dans la gorge. L'école je ne l'ai jamais aimée, d'ailleurs je n'étais pas une « bonne élève ». Je ne défends pas l'éducation nationale, mais il existe une incompréhension quant aux raisons exactes de la fermeture de cette école, qui était celle aussi de mon enfance... »



jeunes ou même lorsque, sans événement particulier, le petit écran se prend à décrire en termes alarmistes la situation du quartier.

Dès 1975, les militant.es de Villeneuve vacillent sur leur espoirs, en constatant que la mixité forcée ne peut réduire les disparités de classe : « *le mélange spatial de logements de statut différent, l'insertion de catégories marginales n'amènent à eux seuls aucun brassage des groupes sociaux. En aucun cas les dispositions spatiales ne semblent pouvoir surdéterminer les pratiques urbaines liées à l'appartenance à une classe. [...] Sournoisement, sans que personne ne sache bien comment, le quartier s'est compartimenté ; on a vu apparaître des coursives de cadres, des « montées bourgeoises » et des « montées nord-africaines » où les ascenseurs marchent moins bien, où les ampoules sont cassées* »[6]. Les habitant.es se retirent des dynamiques collectives. Professionnel.les et gauchistes sont de plus en plus isolé.es, pilotent seul.es le quartier, alors que les nouveaux venu.es ignorent le projet d'origine.

Les institutions publiques (mairie, éducation nationale, *etc.*) s'attaquent alors aux militant.es qui tiennent le quartier pour éliminer l'anomalie Villeneuve. Ce sont des dinosaures, des « *fascistes soixante-huitards* », on ne supporte plus leur omniprésence, 24/24 dans le quartier, encore parents d'élèves à soixante ans, tenu.es par leur engagement politique et leur passion du collectif, parce qu'on ne change pas les choses en un jour ni même en quinze ans. C'est une vraie bataille pour le pouvoir qui passe par l'anéantissement de tout ce qui fait exception, car l'institution prétend que dans un contexte de précarité et d'angoisse, le statut expérimental est un facteur d'insécurité supplémentaire. Les gens ont le droit aux mêmes chances qu'ailleurs. Il faut donc en faire un quartier en difficulté comme les autres. Fermeture du collège expérimental, barrières aux écoles, cloisonnement des différentes missions d'encadrement et d'aide sociale. On répond en séquestrant l'inspecteur dans l'école, réunions sur réunions, on tempête tant qu'on peut et surtout on continue, on compose avec la réduction drastique des moyens pour en lâcher le moins possible.

Et les villeneuvois.es dans tout cela ? « *Innovateurs d'arrière-garde* » ou « *institutions réactionnaires* », illes luttent tou.tes pour s'approprier l'encadrement des classes populaires par le contrôle ou la reconquête du territoire, ce qui tient largement du schéma colonial ; la majorité subit de manière passive un perpétuel scénario de colonisation et décolonisation. On leur impose, au nom de leur émancipation, des modèles de gestion sociale de la ville plus ou moins libertaires ou libéraux. L'idéal communautaire est moribond. Ce qui différencie les gauchistes de l'institution, c'est surtout la dissymétrie du rapport de force. Les conditions qui ont permis l'élaboration du projet de la Villeneuve ont disparu, rendant improbable le renouvellement des équipes expérimentales qui n'ont, pour tout espace, que la Villeneuve qu'elles ont conquise, et pour délais, que ceux de leurs existences. Les pouvoirs publics ont pour eux la maîtrise du temps (puisque leurs représentants sont interchangeables) et de l'espace (puisqu'ils sont maîtres du territoire partout ailleurs qu'à la Villeneuve). Ce qui représente pour eux un simple « *point noir* », constitue pour les concepteurices de la Villeneuve toute l'étendue de leur action, dont l'anéantissement signifie la mort.

[6] *Analyse de deux des principaux concepteurices de la Villeneuve, l'architecte J.-F; Parent et la sociologue Eva Radwan.*

DE LA SOLIDARITÉ À L'INDIVIDUALISME

Interview avec Hilda – 7 mai 2003

Ma mère habite toujours là. Elle pense déménager. Mais bon… le jour où elle va vraiment déménager, ça va être… *la révolution*… c'est quelqu'un, ma mère, qui est là depuis le début… moi, je n'arrive pas à réaliser… depuis 1974 jusqu'à 2003, tu fais le compte, ça fait du temps… dans le même appartement… L'horreur, l'appartement, il tombe en miettes.

Bon mes parents, il se sont pas tant investis dans la vie du quartier, ce genre de trucs ; ça a été difficile, parce que, si tu veux, c'était assez… nous on était arrivés… bien qu'il y ait eu l'appartement, plein d'aides pour les réfugiés… c'était dans les obligations, notamment pour mon père, d'aller travailler.

Il a eu plein de boulots. Là-bas, il était menuisier. Il s'est spécialisé pour être ébéniste. Après, il a fait des trucs… plomberie, je ne sais pas quoi… un peu *manar*, quoi. Et ma mère, en fait, on ne lui a rien proposé. Mais il s'est passé qu'elle devait bosser. Elle a commencé par faire des ménages. C'était terrible, pour ma mère. Moi, je vois bien ; tu arrives… elle avait 30 ans ; quand elle est arrivée en France, avec trois petits. C'est très dur… tu ne parles pas la langue, il n'y a personne dans le quartier. Et donc, fatalement, pour ma mère, de ne pas pouvoir trouver des compatriotes… il y a avait des Espagnoles. Ça, ça l'a vachement aidée. Au niveau de la langue, c'était super. Et puis après, il y a une sorte de communauté qui s'est montée et qui essayait de faire des choses sur le quartier… surtout de l'aide aux réfugiés. Ils ont monté des comités franco-chiliens, ils ont fait des fêtes, ils faisaient venir des groupes… ils faisaient du spectacle vivant, du théâtre notamment. C'était à l'espace 600, le théâtre forum, c'était assez permissif. La grande période baba du quartier. (rire) J'en ai un bon souvenir. On était sans cesse dans des fêtes, chez les uns et les autres, parce qu'il n'y avait pas que les Chiliens, il y avait aussi la communauté latino, il y avait aussi d'autres communautés, notamment la communauté africaine, qui était vachement présente. Alors que maintenant, tu vois. Non, ça bougeait bien. Au niveau socioculturel, c'était une bonne école. C'était une autre ambiance. Il y avait plus d'entraide, de solidarité. Ça, c'est clair et net.

Aujourd'hui ils ne se captent plus, ils flippent, ou alors, vraiment entre voisins proches. C'est clair que ça manque… c'était une ambiance… qui était peut-être due à l'époque, je ne sais pas. En tout cas, elle n'existe plus. Ou alors, il faut vraiment la provoquer. Quand on la provoque, c'est parfois des bides… c'était autre chose… j'ai l'air de parler comme une vieille, là « *c'était autre chose...* ».

Les gens qui étaient avec moi à l'école, ils sont nombreux à être restés sur le quartier… après, c'est clair qu'on se perd de vue… quand je parle de quartier, c'est vraiment le quartier, enfin, les trois quartiers ; l'Arlequin, les Géants et les Baladins (le quatrième, c'est le VO)… les trois quarts sont restés sur le quartier.

Ce quartier, soit on l'aime, soi on ne l'aime pas. Moi, quand je suis revenue, c'était dans une période d'amour… c'est très (rire) freudien, comme histoire…

Mais les années 80... c'était la logique individualiste… ça, le quartier l'a bien intégré. Et peu à peu, tout ce qui était convivial, c'est parti, ça s'est un peu évaporé. Moi, je me base un peu sur mes souvenirs…

Y'a ce truc de jeunes, mais après, ça passe… « *Je suis de Village Olympique* » – « *Mais non ! Moi, je suis de Baladins !* », « *Non, place des Géants !* » (rire). Quand je suis venu à Constantine, qui est ex-Baladins, quand je voyais des tags « *On va niquer Villeneuve* », alors que *tu es* dans Villeneuve. Il y a toujours cette fierté. Et vis-à-vis des autres quartiers, c'est toujours la gué-guerre qui, des fois, a mené à des trucs pas drôles. Mais bon, ça, je crois que c'est partout pareil… et puis c'était dès le début, dans les années soixante-dix… et de la part des autres quartiers, c'est un peu normal, parce qu'ils se sont sentis délaissés ; il y avait toujours tout pour Villeneuve. Je pense que dans d'autres quartiers, comme Teisseire, Mistral, il peut y avoir aujourd'hui une richesse plus vive qu'à Villeneuve. Ça m'a fait un choc, quand je m'en suis rendue compte, vraiment. Ils sont en attente, mais assez renfermés sur eux-mêmes… parce que, au fond, Villeneuve, c'est assez creux. C'est creux.

Et puis y'a la *mauvaise pub* contre le quartier, ici les gens ils peuvent que râler « *il y a en marre, même quand il se passe quelque chose en dehors de la Villeneuve, à la télé, ils disent que ça se passe chez nous…* ». C'est clair que c'étaient les arguments qui ont été avancés, pour démontrer que tout ce qui avait été mis en place dans le quartier, ça ne marchait pas. Mais c'est vrai que moi, quand j'entends les termes « *mixité sociale* », ou autres, je m'en rappelle, qu'au début, il y avait énormément de personnes de milieux différents, ça se passait, ça se vivait. C'était pas mal. Peu à peu, bien sûr, les gens sont partis, et ça a un peu façonné une sorte de *ghetto… ghettoïsation* (sourire) dans les têtes de pas mal de monde, et même, concrètement, il n'y avait plus grand monde.

LE LOGEMENT SOCIAL, QUELLE GROSSE BLAGUE !

Impossible de démonter la « *mixité sociale* » sans buguer un moment sur le « *logement social* ». Depuis un bout de temps, je participe au collectif Défends-Toit, regroupement de personnes en galère de logement, qui veulent améliorer leur situation et bouger les choses en profondeur. Nous connaissions la vie en HLM, les apparts pourris, les soucis de thunes et les avalanches de galères. Mais avant de nous y mettre à plusieurs, nous n'avions pas saisi à quel point ce système était une imposture, la énième embrouille des politiques de la ville.

Une fois de plus, on parle d'avancée de gauche, puisque depuis 1991, la Loi d'orientation de la ville exige, dans les agglomérations de plus de 200 000 habitant.es, que chaque commune ait au minimum 20% de logements sociaux. Mais des logements sociaux pour qui ? Face aux listes d'attente interminables, deux réponses bien connues. Tout d'abord le « *Vous trouvez ces logement trop chers, vétustes, inadaptés, dans un quartier qui ne vous plaît pas ? Mais, c'est la crise mon petit monsieur, alors ne faites pas la fine bouche ! Vous êtes pauvres et on vous aide, fermez-la* ». Ensuite le « *Vous attendez un logement depuis douze ans ? Que voulez-vous ma brave dame, nous, on fait ce qu'on peut. On sait qu'il faudrait construire plus, mais l'État ne nous donne pas assez d'argent* ». Construire plus, pourquoi pas... mais rappelons que la majeure partie des logements dits « *sociaux* » est destinée à des « *ménages* » gagnant plus de 1500 euros par mois. Quand les bâtiments se délabrent, soit on augmente les loyers pour faire payer les rénovations aux locataires, soit on ne fait rien pour que les habitant.es se barrent à l'usure et qu'on puisse détruire, pour reconstruire des bâtiments neufs... et plus chers ! Et quand on vous propose un loyer *envisageable*, on a oublié de vous dire qu'il n'y a pas de chauffage collectif et que la facture mensuelle d'électricité, de gaz ou de pétrole sera de 80 à 300 euros, pour vivre en anorak dans votre salon parce qu'il n'y a pas d'isolation... si on rénove ou qu'on met, ô miracle, des chauffe-eaux solaires, on augmente les loyers. Besoin de déménager parce que la famille s'agrandit ou que vos enfants adultes s'en vont ? Vous pourrez attendre une mutation pendant dix ou vingt ans, accumuler les dettes et les humiliations. Et n'allez pas expliquer que vous hébergez régulièrement vos enfants au chômage ou vos neuf petits-enfants parce qu'il n'y a pas de place en crèche, ou encore que vous avez besoin de deux chambres parce que vous ne dormez plus avec votre mari depuis vingt ans. En toile de fond, le racisme des institutions se déploie pour enfoncer le clou de la misère, en ramenant les personnes à des stéréotypes réprouvés, à leur illettrisme supposé, à des attaches culturelles et religieuses dépréciées. Mélange de suspicion et de mépris paternaliste, avalanche de reproches contre l'Arabe malhonnête, le Musulman extrémiste, la Femme soumise, le Jeune insoumis... Allez pour finir traîner au Tribunal du côté des expulsions locatives ; le nombre de procès pour dette de loyer est hallucinant, l'immense majorité intentés par les bailleurs sociaux pour des sommes dérisoires. Alors on va à la mairie, on pousse des cris et des larmes, on fait tomber l'ordinateur du bureau, on menace de se menotter au radiateur. Face à la détresse et la colère, les *Services Habitat* communaux ferment les uns après les autres, parce qu'ils n'ont a rien à répondre à la misère et à l'injustice. Et quand on n'identifie plus de responsables, on jalouse ses voisin.es, on accuse ici les rmistes, ici le campement rom, là les familles nombreuses ou ces profiteurs de SDF. Bref, on ne mange pas à la fin du mois pour payer son loyer et on tombe dans le piège désolant de la guerre des pauvres contre les pauvres. Pendant ce temps, des milliers de bâtiments vides servent la spéculation immobilière au lieu d'être réquisitionnés... illes avaient dit « *social* » ?

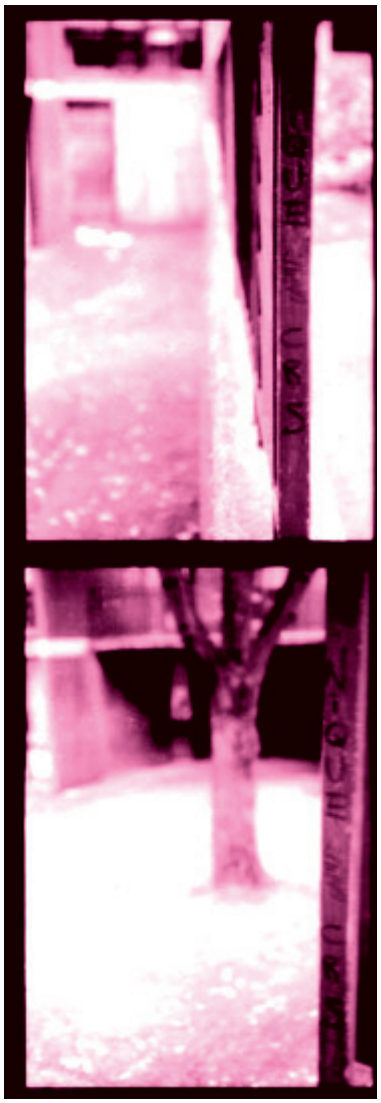
MANIPULATION ET CONTRÔLE SOCIAL

Interview avec Hilda – 7 mai 2003

Hier, on m'expliquait que même au collège, il y avait une classification secrète, par catégories sociales. Les premières années, ils avaient constitué trois groupes, A, B, C, et ils s'assuraient qu'il y ait le même nombre de gens dans tous les groupes, qu'il y ait autant de filles que de garçons, tout ça de manière secrète, évidemment. Ou encore, ils réfléchissaient beaucoup sur le soutien scolaire, parce ça leur posait problème. Le soutien stigmatisait les élèves en difficulté, ce qui était négatif, puisqu'ils étaient vus par tous les autres comme des *mauvais élèves*. Du coup, ils avaient essayé pendant un moment de faire venir des intervenants dans les classes, qui savaient, *eux*, qui ils devaient aider, mais afin qu'ils fassent cela discrètement, en restant avec tout le monde. Ils travaillaient beaucoup, comme ça, pour essayer de conserver une hétérogénéité… ça, c'est du côté « *organisateurs* ». Après, est-ce ça a eu un effet réel, je ne sais pas… oui, c'est vrai que quand j'étais en sixième, cinquième, ça partait plus dans ce mélange… on le sentait. Mais, c'est vraiment… c'est vraiment des *traîtres* (rire). Non, ils font ça en traître. C'était ça. C'est vrai ; tu as beaucoup de choses comme ça qui te reviennent et tu te rends compte que c'était de la manipulation pure et simple. D'un côté, tu as les autres qui pensent qu'il y avait beaucoup de choses concrètes pour les gens qui habitaient Villeneuve, et toi, en tant qu'habitante de Villeneuve, tu te dis que non. C'est pour ça que je parlais de « *cobaye* », tout à l'heure, c'est vraiment ça.

On n'en entendait jamais parler de tout ça. De toute façon, *c'était l'école*. Et puis après, bon, « *t'es mineure, donc ta gueule* ». C'est toujours pareil. Tu as beau vouloir proposer des trucs, on fait semblant de t'écouter. En plus, t'es jeune, alors franchement (sourire), tu crois qu'on t'écoute, mais on ne t'écoute pas vraiment.

C'est ce truc de « *jouer à être responsable* ». On te donne des cartes pour que tu puisses jouer… à assumer des trucs, et ce n'est jamais… je me rappelle une histoire… il y a eu beaucoup d'histoires tragiques, dans le quartier, qui



m'ont touchée, des morts brutales, des meurtres, des suicides… je me rappelle, c'était le fils d'un prof, le prof d'anglais. Il habitait à l'Arlequin. Lui, il avait des problèmes d'élocution et de paralysie d'un bras. Bon, il y avait beaucoup d'élèves à mobilité réduite. Tu vois, même à ce niveau-là, c'était bien. Mais là où il y a eu un *quiproquo*, c'est qu'il s'est vraiment senti rejeté par tout le monde, même par la structure… et pourtant, il était fils d'un prof, même s'il était fils adopté. Et il était en souffrance permanente, et personne ne le voyait, sauf les élèves, qui le voyaient quand même. Et le jour où il s'est suicidé, ça a été un choc pour le collège. Nous, on le sentait venir, parce qu'il avait déjà fait plusieurs tentatives… lui, on le voyait. Mais il y avait vraiment beaucoup d'autres que l'on ne voyait pas. Beaucoup de gens qui étaient en souffrance. Alors, le plus important, c'était quand même les résultats scolaires… malgré toute leur façade. Villeneuve, tu vois, pour moi, c'est ça ; c'est une façade, c'est de la poudre aux yeux, c'est des enjeux qui te dépassent… c'est gavant, quoi. Finalement, tu ne peux rien y faire…

Mais bon… moi, si je pars, c'est vraiment… hier encore, je me disais « *oh, je suis bien, ici, quand même* ». Quelque part, j'aurais peut-être vraiment envie d'y faire des trucs… mais je pars, parce que *je me sens obligée de partir pour être tranquille*. Je vois cette connivence entre les centres sociaux, tout ce contrôle social qui peut être fait. Tu crois que tu parles à une AS [Assistante Sociale]. Quand tu vas voir une AS, dans le quartier, tout le secteur social est au courant. Et à la longue... c'est là que tout le côté négatif du village prend son sens. C'est clair que c'est sympa, le village, mais ce n'est pas sympa quand… c'est *sympa* quand tout le monde se connaît, mais bon… c'est un peu oppressant. Le revers de la médaille, c'est que c'est oppressant. Je me sens oppressée, oppressée socialement. Et là, je le ressens vraiment plus fort que si j'habitais dans un autre quartier… faut vraiment la rencontrer cette AS… moi, je l'ai accusée d'être *flic*. Je lui ai dit « *Mais, vous êtes commissaire ?* ». Ce truc de t'imposer des rendez-vous comme si tu devais pointer. Au début, je prenais ça à la rigolade. Je pensais vraiment que c'était une personne qui pouvait m'aider, *etc.* Mais quand j'ai vu, au deuxième rendez-vous, qu'en fait, ce qu'elle cherchait, c'était à me faire parler. Je ne sais pas enfin... si elle m'avait posé la question concrètement « *Est-ce que vous battez votre enfant ?* » (rire) « *Comment ça se passe à la maison ?* Elle, c'est l'archétype, de… de ce qui est social à la Villeneuve ; quelqu'un qui est là. En fait, qui fait uniquement acte de présence. En fait, ce qui s'est passé avec mon fils, c'est qu'il a eu des problèmes de comportement. *Ça ne marchait pas*. On a tout essayé. Et, ils se sont dit, à un moment donné, que ça venait peut-être de la famille. Bon, c'est normal de se poser cette question. Mais de là à avoir un flic chez moi, j'ai dit non, enfin, voilà. Et puis là, ils ont levé leur règle, clac. Et depuis ce temps-là, ils ont essayé par tous les moyens de… oh, il faut dire que j'ai un long passé, justement. Tu vois, mon nom, il est connu, dans le quartier. Déjà quand j'étais gamine, entre mes parents, entre ci, entre ça. Donc c'est lourd, à porter. Vraiment très lourd. Et maintenant, je me retrouve dans une situation où je ne peux pas faire un pet de travers sans que, voilà. Et c'est gavant. C'est gavant. Alors, je pourrais quitter le quartier et rester à Grenoble. Mais de toute façon, ça te retrouve toujours quelque part, ça te suit... On est un peu les laissé.es-pour-compte là. Moi, je vais avoir trente-quatre ans, je vois bien… les personnes qui ont grandi avec moi, pareil, elles sont un peu restées sur le carreau. Maintenant, moi aussi, j'aurais pu me prendre en charge, pendant ces dix dernières années, faire des trucs. Mais non, (sourire) j'ai dit « *Non. Moi, j'expérimente, je vis de peu* » (sourire). Voilà, ça me regarde. Mais je connais d'autres personnes qui, franchement, auraient bien voulu se prendre en main, qui n'en avaient peut-être pas les moyens, mais enfin, ils n'ont pas été aidés dans ce sens-là… et qui sont chez papa-maman, qui font des petits stages. Concrètement, il n'y a rien. C'est vrai, on en parlait ; il n'y a plus cette notion de « *grand frère* », « *grande sœur* », pour les gamins, actuellement, d'une part parce qu'ils sont partis, d'autre part parce qu'ils sont *morts* (rire)… Non, mais c'est vrai, il y en a beaucoup qui sont morts… et les autres, qui sont hyper dépressifs, ne se montrent pas. Ils se montrent un jour par an, à la fête du quartier (rire), *ils sortent*… je trouve que les jeunes de maintenant sont vachement sages. Et quand ils ont un coup de stress, c'est assez rare, mais ça, tu le vois. Et c'est là que c'est peut-être plus « *dangereux* », on va dire, que dans le passé où c'était quotidien, les actes… c'était plutôt tourné vers soi… quand il y a un problème de toute façon, tout le monde se renvoie la balle, personne n'est responsable. On te fait bien sentir que c'est les familles. Toi, tu dis « *bah non, il n'y a pas que les familles* ».

HAINE DE CLASSE OU LUTTE DES CLASSES

Un instit' de Villeneuve qui avait quitté son poste en 94 me disait quelques années plus tard : « *La Villeneuve ? On peut dire que d'un point de vue pédagogique, ce n'est pas un échec… sauf si on pense que l'école peut changer, à elle toute seule, les problèmes fondamentaux de la société. L'école seule ne peut rien. Nous avons essayé de former des citoyens et de donner du pouvoir aux enfants. Je pense que cela a marqué nombre de générations. Même si nous n'avons pas réussi à les sortir de leur milieu, ils ont pris du plaisir à aller à l'école. Mais ce n'est pas du tout reconnu, car ce n'est pas ce que veut l'école. Elle ne veut pas qu'on leur donne du pouvoir, mais plutôt leur place dans la société. En ça, c'est un échec. Ça dépend de quel côté on se place.*

Je suis assez pour ce qu'on appelait « une pédagogie de classe ». Bon, c'est les mots du début du siècle, ce serait à rafraîchir… Ce serait leur donner un sens de la réalité sociale. C'est-à-dire faire réaliser leur situation aux défavorisés, donner des moyens à ces enfants pour qu'ils puissent changer les choses et lutter contre le déterminisme.

J'ai un regard assez critique sur ces nouvelles méthodes parce que, de toute façon, ils n'ont pas d'autre « place », et qu'avec toutes les illusions qu'on leur met dans la tête, ils auront encore plus de mal à prendre cette place. Dans l'état actuel des choses, on ne peut rien faire. Au bout d'un moment, on n'a plus envie de leur mentir. On a envie de leur dire qu'ils ne pourront pas s'en sortir. « Qu'au mieux, tu deviendras ouvrier. » Il ne faut pas duper les enfants, parce qu'en fait, ça équivaut à servir de soupape sociale. Si l'on mettait des enseignants pour faire de « l'enseignement » dans ces quartiers, au moins, ça péterait en six mois… Le problème, c'est que ça ne péterait peut-être pas dans le bon sens... c'est peut-être un peu extrême, mais bon. Je ne crois plus que l'on puisse changer les choses par la pédagogie. L'expérience de la Villeneuve, ça n'a rien fait avancer. Ça n'a fait qu'occuper des profs qui avaient des idées nouvelles et qui voulaient changer des choses. En cela, c'est un échec… ».

Comment avaient-illes pu imaginer qu'une ville, ou une ville-école, pourrait « *émanciper* » ? J'essaie de m'imaginer militante, habitante de ce quartier au début des années soixante-dix. Peut-être y aurais-je cru... en tablant sur la solidarité et « *la pédagogie de classe* », les gauchistes de Villeneuve pensaient la mixité sociale dans un projet bien plus global ; une force communautaire capable de surmonter les antagonismes de classe et de remettre en cause l'ordre social inégalitaire. Avec leurs bonnes intentions et leur sérieux, avec leur arrogance et leur tendance à penser les choses à la place des autres, mais aussi leur générosité et leur opiniâtreté, les conceptrices et les concepteurs de Villeneuve portaient l'espoir d'une transformation radicale du monde. Certain.es par la réforme ; illes voulaient inventer des nouvelles choses qui se distilleraient dans la société pour la changer en douceur et en profondeur, illes voulaient améliorer la situation ici et maintenant, pour les personnes qu'illes côtoyaient. D'autres par l'insurrection ; illes croyaient former à l'insoumission et à la révolte, illes cherchaient les germes du soulèvement. Quoiqu'il en soit, la contre-révolution a été radicalement plus forte. Et l'Histoire les a déjà relégué.es du côté de celles et ceux qui ont eu tort d'y croire.

À Villeneuve, on s'arrache les cheveux de voir les inventions une à une absorbées par l'institution, mais déconnectées du projet communautaire, et donc de toute ambition subversive. Reste la fable selon laquelle le mélange favorise l'ascension sociale. Cette promesse n'a rien de révolutionnaire. Elle constitue le fond de commerce de la Social-Démocratie, mariage du capitalisme et de l'État social ; *il sera profitable à tou.tes de partager les richesses ; les pauvres seront moins pauvres tandis que les riches, en lâchant du lest, ne seront plus remis en cause.* Mais la classe bourgeoise a-t-elle signé un contrat social pour partager ? Une étude du printemps 2010 en Allemagne[7] révèle une haine croissante des riches envers les personnes qu'illes jugent plus faibles, ainsi que leur rejet du système des droits et des aides sociales. Dans cette enquête, deux mille personnes à gros salaires sont interrogées sur la solidarité, la justice sociale et la « *crise* » économique. Elles voient leur standard de vie menacé et font preuve d'une agressivité que les sociologues appellent « *syndrome de misanthropie envers certains groupes sociaux* » ; un ensemble de ressentis sexistes, homophobes, antisémites, racistes, une haine de tout ce qui est étranger, la dévalorisation des chômeureuses, des handicapé.es et des personnes sans domicile fixe. Les auteur.es parlent de « *désolidarisation et de dévalorisation au nom de la justice* », « *la justice* » étant le droit de celles et ceux qui parviennent à imposer leurs intérêts. Comme si les pauvres étaient pauvres par manque de bonne volonté et que les riches se remplissaient les poches parce qu'illes étaient intelligent.es, appliqué.es et compétent.es. On nous bassine avec ces foutaises depuis le triomphe du capitalisme libéral des années 80. Ce qui est nouveau selon les analystes, c'est le changement d'attitude ; la retenue n'est plus de mise dans la haute société, on peut exprimer sa haine du pouilleux de manière décomplexée. Les riches ne veulent plus partager ? L'État Providence nous répondra qu'il est là pour taxer... et redistribuer. Mais depuis son yacht, le Président augmente le salaire des ministres, promet de diminuer l'impôt sur la fortune et les taxes d'héritage, tout en accusant les « *assisté.es sociaux* » de creuser le trou de la sécu. À Kreuzberg, quartier berlinois aux populations très mêlées, on voit des

[7] *Heitmeyer Studie, plus d'information sur : www.uni-bielefeld.de/ikg/Pressehandout_GMF_2010.pdf*

ascenseurs pour élever les voitures à hauteur d'appartement non loin des HLM. Certain.es n'ont manifestement pas intérêt à penser une société plus solidaire. Leur richesse est obscène, ahurissante, et leur donne tous les droits.

Il est avant tout question de maintien de l'ordre. Répression policière et mixité sociale s'accordent à merveille. La flicaille terrorise ; le social divise, en insinuant que la réussite passe par l'accès à la société et la culture bourgeoise. Cela équivaut à adopter la nouvelle attitude radical-bourgeoise ; la haine des pauvres et donc de soi-même. En gommant les conflits et les identités de classe sans favoriser la justice sociale, on cloisonne, on accentue l'individualisme, les jalousies et l'idéologie télévisée du *self-made-man*[8], plutôt que de flatter une solidarité de classe ou une quelconque fierté ouvrière. Une amie de lutte m'avait donné l'idée de ce texte en s'échauffant contre la « *mixité sociale* » alors que dans la cité ouvrière de la Viscose[9], les habitant.es luttaient sur de nombreux fronts, justement parce qu'illes étaient issu.es d'une même usine. Alors bien sûr, il n'y a pas de recette toute faite pour alimenter la révolte. Ce qui plombera ici, sera peut-être chez nous le terreau d'une solidarité. Mais certains jours, ma colère est telle... il faut que ça cesse. Une envie que ça fuse, de leur péter la gueule, une révolte frontale, n'importe quoi. Émancipons-nous des contes de fée de la sociale-démocratie, de l'idéologie qui nous raconte que *c'est moins pire* ; une guerre des classes se déroule, menée par le haut. C'est une guerre longue et très concrète. Elle s'articule sur la haine des pauvres, le déploiement des forces militarisées, le contrôle social et la réprobation morale. Tant qu'il y aura de la colère, cette histoire ne sera pas finie. Explorons ces épisodes passés pour être plus fort.es et plus fin.es à la fois. Ne laissons pas les puissant.es écrire l'Histoire. Forgeons nos outils d'autodéfense et d'offensive.

C.M.

[8] *Celui qui ne doit sa réussite qu'à lui-même, « l'homme qui s'est fait tout seul ».*

[9] *La Viscose, au sud de l'agglo, est une cité anciennement rattachée, de 1927 à 1989, à une immense usine de production de viscose (soie synthétique). Ses habitant.es ont depuis 2009 lancé une lutte (qui dure encore), notamment contre la hausse des charges et des loyers.*

Hilda, par répondeur interposé, 25 mars 2011

Dans un sens, j'ai maintenant fait le deuil de mon quartier d'enfance. J'y ai vécu 26 ans... ouais, quelque chose comme ça. J'ai fait le deuil et après j'ai voulu changer de cap. En étant prise dans de nouvelles expériences, dans la vie, je n'ai pas vraiment pu prendre de recul sur tout ça. Et ça revient quand même. Peut-être que ce qu'on vit dans l'enfance revient toujours après, encore Freud ! (rire) Peut-être que ça nous marque à vie, même si on veut vraiment zapper... je parle à ce répondeur et je me crois à la radio (rire). Je voulais me dire que Villeneuve c'était fini. Mais non ce n'est pas du tout fini. Je ne pourrai jamais faire ce deuil. Même si ça se cicatrise... parce que oui, en fait, c'est comme une blessure, parce que j'ai grandi là-dedans, c'était très fort, j'y ai cru, j'y ai vu des trucs cool et d'autres pas cool du tout. C'était vraiment une expérience au sens scientifique. Une expérimentation compliquée, laborieuse, une expérience qui n'est pas finie. Nous, on ne savait pas. Là-dedans, on était des cobayes, les vrais cobayes d'une grande expérience. Et puis l'expérience a été abandonnée, comme ça, n'importe comment, laissée en plan. Et c'est devenu n'importe quoi. Maintenant, il ne reste plus rien des

antécédents, que des rats de laboratoire, les gens qui habitent là.
Même à distance, quand ça bougeait à la Villeneuve en 2005, ça m'avait touchée, enragée. Mais en 2010, peut-être avec un peu plus de temps passé hors du quartier, ça m'a surtout énervée de sentir que j'en subissais toujours les conséquences, que je me sentais toujours liée, brassée. Il y a toujours un lien. Quand j'aurai 60 ans, et que je serai à l'autre bout de la planète, sur la planète Mars, j'y penserai encore, il y aura toujours des choses qui me feront penser à Villeneuve....
Une fois, je suis tombée par hasard dans le tram sur un vieux copain qui avait brassé plein de trucs au loin, les Gnawa Diffusion et tout, il avait fait le tour de la planète. Et puis là, il était en galère, la vie des fois c'est pas simple, voilà. Alors, je lui ai demandé ce qu'il foutait là. Il m'a répondu qu'il revenait. Voilà, quand ça ne va pas et qu'on cherche un point de chute, on y revient. Parce qu'on revient toujours à la Villeneuve. J'espère que je n'y reviendrai pas...

Il me reste encore un peu de temps sur ce répondeur, alors je te rajoute deux-trois conneries... (rire)
Nous on est arrivés en 74. Il y avait plein de terrains vagues, sur les anciens marécages, occupés par les gitans avant qu'ils y construisent les quartiers pour les bobos. On jouait là-bas enfants, c'était vraiment génial. J'y suis repassée l'année dernière, et bien sûr il n'y avait plus de gitans, ils avaient été expulsés depuis longtemps. Il n'y avait plus de terrains vagues. Par contre, j'ai remarqué qu'il y a de plus en plus de roms à la Villeneuve. Tu connais le souci pour les roms. On les traite vraiment comme de la merde, on ne les considère pas comme des humains, on s'en fout d'eux. C'est horrible. Alors quand on sait plus où les mettre, on les met à la Villeneuve, dans les apparts de réserve de la pref pour le plan d'urgence hivernal (bon c'est pas pour dire, plein d'autres familles sont restées à la rue tout l'hiver, à Grenoble comme ailleurs). Et puis là, voilà, c'est le quinze mars, fin de la période hivernale, et un instit' qui bosse sur le quartier racontait juste hier qu'ils viennent de recevoir les avis d'expulsion, une vingtaine de familles avec une trentaine d'enfants scolarisés sur le quartier. La boucle est bouclée...
Mais je voudrais quand même dire... en fait, les solidarités existent encore et il suffit d'une étincelle. C'est tapi là, ce n'est pas du tout sournois. Et c'est ça qui est fort dans ce quartier. En fait, je pense que ça arrive dans la plupart des quartiers.

FRAGMENTS ET RACONTARS

Je veux vivre et survivre
Je veux vivre et survivre
¿ Sabes lo que es ?
J'ai cru, ch'ais pas pourquoi
Que je pourrais y arriver...
Comme ça / aussi facilement qu'une lettre à la Poste
Partir de ce quartier
Fuir cette réalité-là
Les tours d'ivoire et les années sans avenir
Rire est ma facilité à toutes ces années-là
S'échapper de ce bitume fleuri et amer
Comme dans nos pires rêves
Dans cette fugue toujours imaginaire
Telle la cavale vers un horizon lointain
Et serein
D'enfance / errance / coursive / dans la France
D'enfance / errance / coursive / dans la France
On nous a appris / pris comme des bouffons / pire caillera /
rat des villes / rat des champs
Pris dans le tourment
Crier qu'avec ce nom : Arlequin
Ces couleurs bariolées cachent bien le jeu
Combien de sordides misères
Combien de sordides, de réelles souffrances
Galerie de l'Arlequin / on est faits comme des rats !
Pilotis pour les cafards / Galerie labyrinthe de l'astreinte
Sans nulle porte pour se faire la belle
À part p't-être quelques sorties d'secours
Puantes
Et sombres
Infâme quartier pensé
Par d'austères socio Q en mal de royalties subventionnées
Sordide sentimentale
De cette condition sociale
D'enfance / errance / coursive / dans la France
D'enfance / errance / coursive / dans la France
Impasse, naguère lasse
Victorieuse maintenant du combat
À la campagne et puis à la campagne
Autre / différente / chemin encore de traverse / choix déterminé
Décalage imminent
Mort aux rats et morts aux vaches / et prendre la clé des champs ?
Pour quitter le quartier / la cité qui étouffe nos cris de gosses trop vite
Grandis
Casse bitume par la grâce d'un rêve d'enfance,
Trou dans le mur assumé, violent, sans son sussurré sucé de
L'assurance-vie
Pour faire courir le vieil adage qui voudrait nous y faire mourir
D'enfance / errance / coursive / dans la France
D'enfance / errance / coursive / dans la France
D'enfance / errance / coursive / dans la France
D'enfance / errance / violence / dans TA France
Tu te sens différente / on me l'a dit souvent
Comment tu as pu partir / Comme ça sans prévenir
Ni crier gare
T'étais parmi nous
J'en pouvais plus / J'en voulais plus / J'en voulais PLUS !
J'en pouvais plus / J'en voulais plus / J'en voulais PLUS !
Face à ce choix / Aux monstres dévorants
Face à moi / aux barrières étouffantes
Je suis devenue maintenant / non plus
Un rat des villes / un rat des champs / mais une souris des champs
Dans la sourcière / ici-bas / toujours présente !
J'ai cru, ch'ais pas pourquoi, que je pourrais y arriver...

HILDA

MON CORPS EST UN CHAMP DE BATAILLE

ET JE MARCHE SEULE, AVEC PLUS PERSONNE À QUI FAIRE LA GUEULE

À qui s'adresser ? Pour pouvoir parler de ce genre de choses et espérer être comprise, il faut partager une réalité commune et je me suis rendue compte, au fil du temps, qu'une analyse du monde sous le prisme du patriar-capitalisme ne suffit pas pour en parler, il n'englobe pas toute la problématique. Souvent, j'ai eu envie de parler, d'expliquer, de tenter une approche plus théorique mais comment faire avec quelqu'un.e dont le corps correspond plus ou moins à ce que le monde tolère ou accepte ou, s'il n'a pas toujours été toléré, l'est à présent ?
Comment aborder la question d'une différence et d'une altérité qui n'est ni connue, ni reconnue comme oppression, qui est totalement invisibilisée ou occultée par le contrôle exercé sur le corps des femmes ?
Comment dans des sphères féministes peut-on rater ou ne pas voir (quitte à faire semblant) cette détresse ? Oui, je sais, j'ai essayé d'en parler et on m'a dit « *bien sûr, j'avais compris, mais je voulais que ça vienne de toi* ». Protéger une personne en ne la forçant pas à parler de ce qui semble douloureux c'est gentil, mais c'est aussi une manière de se dérober. Rien n'empêche de montrer une disponibilité ou parfois de choper la balle au bond, rien n'empêche de faire en sorte que des personnes soient moins isolées en créant des moments de rencontre entre filles qui vivent des situations similaires et qui partageront donc cette fameuse réalité.

29.06.2009 « *Toute interaction avec un vendeur de vêtements touche à l'humiliation. C'est toujours le fameux* « j'ai plus grand si vous voulez *», et c'est encore pire quand c'est moi qui suis obligée de demander et de me heurter au désormais habituel* « non *». Chaque échange et d'autant plus chaque échec, rappelle à la non-standardisation d'un corps qu'on ne parvient pas à*

roblème de taille...

extraits de la brochure du même nom,
prochainement en ligne sur
www.infokiosques.net

se représenter. Ça transforme toute transaction basique en obstacle, tout shopping entre copines en torture mentale.
Vouloir simplifier la situation : soit maltraiter son corps pour le serrer jusqu'à ce qu'il rentre dans ce qui restera malgré tout la plus grande taille en rayon (déjà une humiliation en soi), soit se mettre au régime et s'affamer pour céder à la tyrannie d'un 38-40 toujours plus étroit. »

C'EST NORMAL...

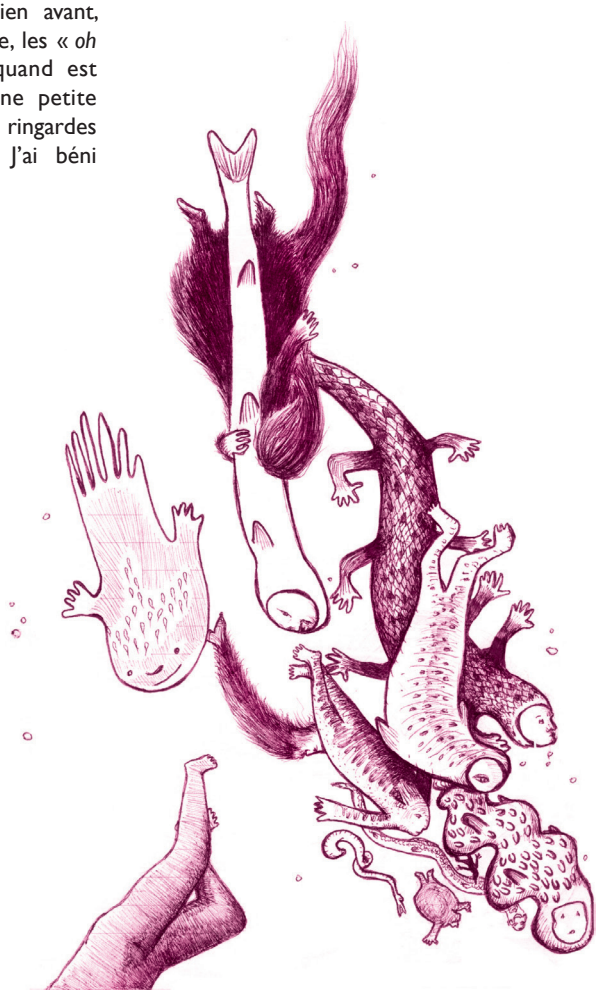
On déroge à la norme à partir du moment où l'on excède ce qu'elle suppose de nuances. Dès lors, on constitue une altérité, on est *Autre*, on est trop ou pas assez, on a trop ou pas assez de quelque chose. Alors, on n'a pas la même valeur sociale, ni les mêmes privilèges que celleux qui y correspondent.
Mais la grosseur se démarque de la plupart des autres différences physiques. Beaucoup d'altérités physiques, être trop petit.e, trop grand.e, avoir un nez trop long, être poilu.e ou non, ne pas pouvoir marcher, voir ou parler, sont considérées comme des attributs innés ou accidentels, comme des éléments issus de facteurs génétiques, d'une bizarrerie de la nature ou de la malchance.
Pour les gros.ses c'est différent. On suppose qu'une apparence est la résultante d'une volonté (ou d'un manque de volonté à rester mince). Alors cette altérité devient un stigmate infâmant et un facteur d'amenuisement de la reconnaissance sociale. On devient une personne qui n'est pas apte à se contrôler.

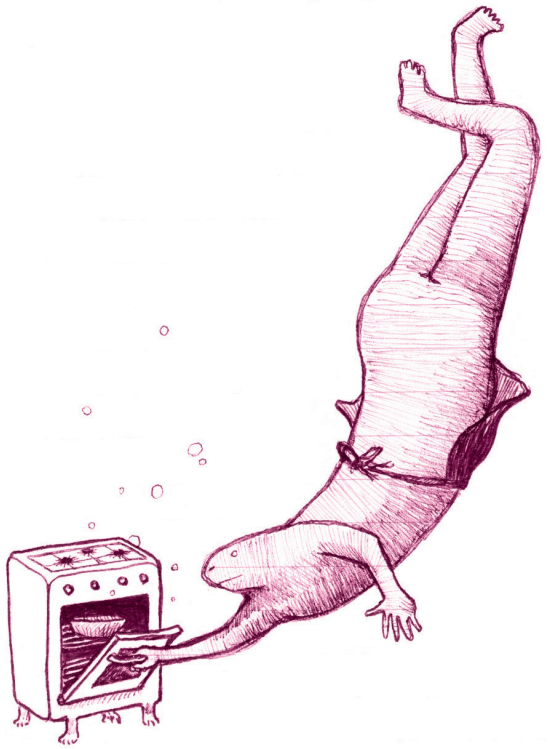
29.05.2009 « *Ce corps me prive de certains rôles sociaux, d'une certain nombre d'acquis, de privilèges. Je compense. Je compense en me donnant des rôles qu'elles n'ont pas besoin d'avoir puisqu'elles sont déjà reconnues physiquement dans l'espace. Je prends la place qui reste, toute la place pour que les gentes me remarquent. [...]*
Elles se reposent sur mon confortable ventre sans jamais le toucher. Je reste seule dans ma bulle. Pour moi, c'est une question de classe, la correspondance à des normes physiques constitue une classe sociale, confère un statut social. Mais comment puis-je avancer ça devant un bloc de personnes qui n'appartiennent pas à cette classe sociale et qui pourront donc refuser toute validité à cette analyse. Même si j'en parle, je resterai seule. Autant éviter une humiliation supplémentaire. »

MAL AIMÉE, JE SUIS LA MAL AIMÉE

Depuis toute petite, on me dit que je pourrais être jolie si je faisais un petit effort. Et ce petit effort voulait dire manger moins, moins de viande, moins de bonbons, moins de gâteaux, moins de pâtes, moins de sauce, moins de riz, moins de céréales en général, moins de fromage, moins en dehors des trois sacro-saints repas, moins de glaces, même à l'eau, moins de sucre, moins de gras, moins de beurre sur mes tartines et moins de confiture aussi. Si je voulais être jolie, c'était crudités, légumes bouillis et autres ignominies alimentaires. Le souci c'est que je ne comprenais pas pourquoi je devais manger moins que les autres, moins que mes copines très jolies qui avaient des *Twix* au goûter à la récré et pas une triste demi-pomme. Pourquoi je devais manger toujours moins, au point de devoir manger moins de lentilles, moins de pommes de terre, moins de pain, moins d'avocats, moins de cerises... le tri se faisait même au sein des fruits et légumes.

La catastrophe était que les rondeurs, les bourrelets, la graisse, peu importe, celles que j'ai toujours eues, sont considérées comme une tare. Alors, vu qu'elles ne disparaissent pas d'elles-mêmes en grandissant et qu'elles étaient encore là à la puberté (le CM2) et que suite à cette puberté j'allais grossir un peu, il fallait vite les faire disparaître. Mais illes ne savaient pas que tout avait commencé avant le CM2, bien avant, deuxième année de maternelle, les « *oh la grosse* » se sont arrêtés quand est arrivée en cours d'année une petite fille « *moche* » aux fringues ringardes (les enfants sont cruel.les). J'ai béni cette fille d'être passée par là et j'ai été aussi méchante que les autres avec elle. Grappiller un peu de pouvoir là où on peut en avoir. C'était déjà le début des amoureux à sens unique et des « *non* » dédaigneux. Mais c'était trop tôt pour les « *je préfère qu'on reste amis* » qui ne sont venus que quelques années plus tard. La dernière blague qu'on m'ai faite (directement j'entends) sur mon poids, c'était en première, les connards restent cruels. Là, je parle des blagues, pas des insultes, la dernière insulte c'était hier, et avant ça la semaine dernière.





Mais je me suis construite avec ce poids, avec cette tare, et j'ai compris extrêmement jeune que pour exister il fallait séduire, que pour séduire il fallait plaire et que pour plaire il fallait ne pas être moi. J'ai su trouver le bon filon, il ne suffit pas d'être un *top* pour alpaguer les garçons, il faut embrasser, coucher, sucer, avant les autres. Alors bon bah si c'est le seul moyen de prouver au monde que je suis « *normale* » et « *normée* »... allons-y... première pelle dix ans, première pipe quatorze ans, premier coït quatorze ans et demi... chapeau bas. Je voulais éviter à tout prix, éviter d'être la dernière à faire tout ça, et à le faire par dépit. Alors par dépit, je l'ai fait la première, ça m'a assuré une existence sociale pour quelque temps. J'ai enrobé en disant que j'aimais ça et que je faisais ce que je voulais d'abord ! Au lieu d'avoir la réputation de celle sur le banc de touche, la réputation de salope. Mais bon, à choisir... Quand ils ont compris que je ne couchais pas avec tous (parce que j'attendais le bon... j'ai été élevée au *Disney* quand même), le désintérêt. Et puis les autres filles m'ont vite piqué le marché.

J'ai aussi oublié consciemment ce que voulait dire être seule plutôt que mal accompagnée. À l'époque, cela signifiait réagir en râlant et en rougissant à la drague gros sabots des porcs de la rue et, dès qu'on est hors de vue, sourire en douce parce qu'on a plu, parce qu'enfin on se fait traiter comme de la merde, mais comme les autres.

J'ai une perception de moi qui est fausse, complètement fausse, je ne sais pas envisager mon envergure. Je me cogne régulièrement, j'évalue mal les distances dont j'ai besoin pour me déplacer et surtout je n'ai aucune image de mon corps, aucune perception de moi-même. Je sais que je suis toujours étonnée de me voir en photo, d'ailleurs, j'ai assez vite arrêté les photos. Je me semble toujours plus grosse dessus. Je ne sais pas évaluer à l'œil si un vêtement m'irait ou non, souvent je me trompe en en prenant de trop petits. Dans mes rêves, mon corps ne peut être le mien. J'ai tellement refusé pendant des années de connaître mon poids, mon corps, de me voir nue, que je ne sais rien de moi.

MALADE, JE SUIS MALADE

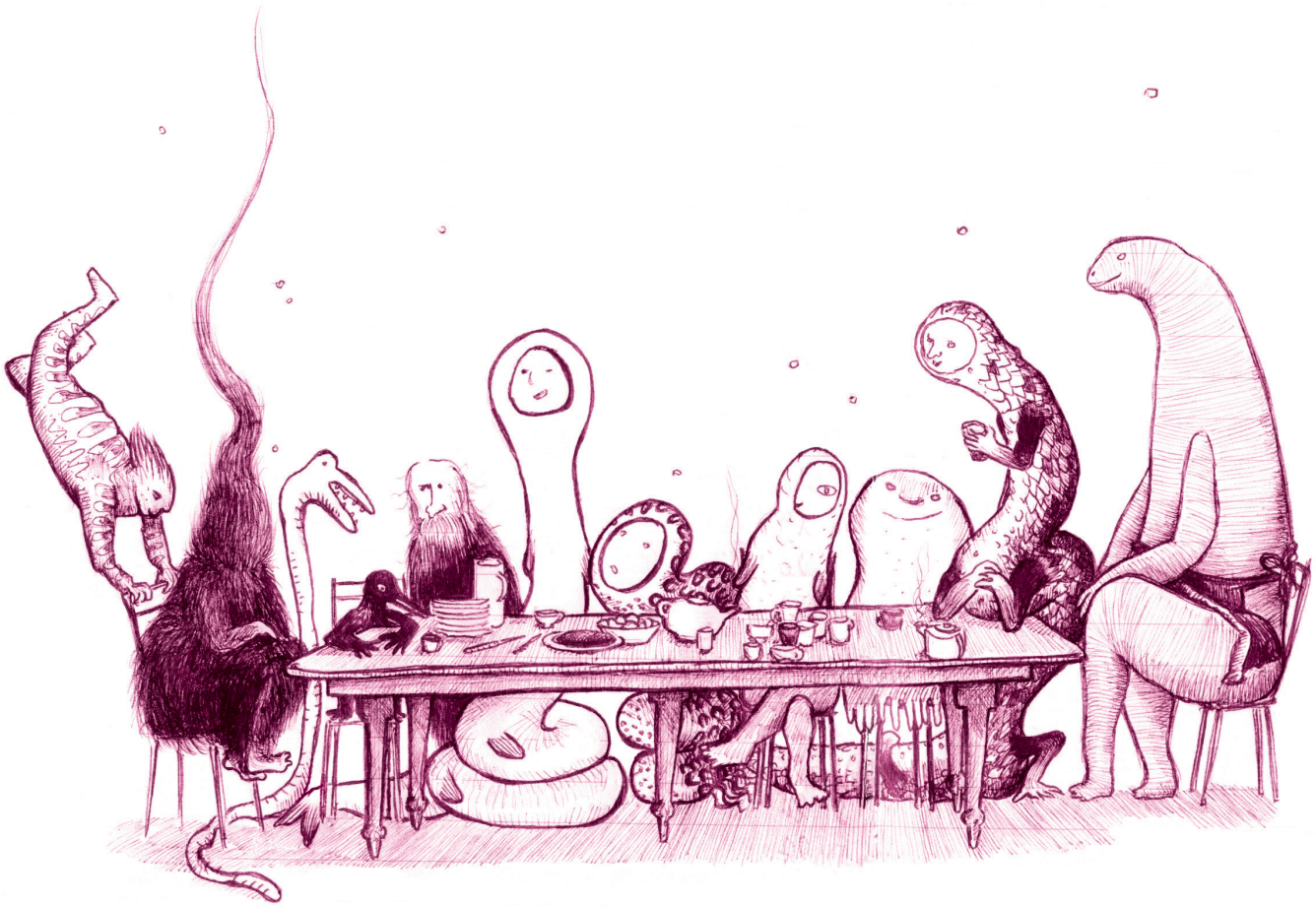
Je tiens à remercier ici Madame Pierrette Besançon, nutritionniste de son état, vers qui mon médecin, un connard bienveillant désormais à la retraite, m'a tournée.
Cette douce Pierrette m'a recommandé de noter tout ce que je mangeais, pour que je puisse « *prendre conscience* », a recommandé à ma mère de me faire rentrer à la maison à midi plutôt que d'aller à la cantine, pas pour la joie d'un repas en famille, mais pour le plaisir de manger de la viande bouillie.
J'ai subi les inquisitions et les insinuations des médecins pendant des années et à partir de si jeune, que je devais avoir quatorze ans quand j'ai refusé les régimes qu'ils tentaient de m'imposer. Bye bye Pierrette.
Ma grand-mère m'a emmenée à ses réunions *Weight Watcher* (les surveilleurs de poids) les mercredis après-midi alors que j'aurais pu regarder « *Renard, chenapan* » sur *M6 kid.* J'ai été persécutée et insultée par un prof de sport tyrannique en primaire au point de ne juste plus jamais vouloir en faire. Le sport, c'est aussi le moment des vestiaires, et des corps qui se déshabillent sans se montrer, sans se pencher pour ne pas plisser, se dépêcher, se cacher sans en avoir l'air sinon ça veut dire qu'on ne s'assume pas, et assumer qu'on n'assume pas, c'est donner une arme aux autres, c'est reconnaître une différence.
Au final, à écouter les médecins, je devais me surveiller, me contrôler et tout était affaire de volonté, comme si j'arrêtais de fumer. Mais on me demandait d'avoir la volonté de ne plus manger. C'est tout de suite compliqué quand je dis à un médecin que je refuse de faire un régime, que je mange très bien et que je suis parfaitement au courant des équilibres nutritionnels que je respecte ni mieux ni moins bien que lea *quidam* moyen.ne (et que je mange moins que ma copine en 38), j'ai droit aux gros yeux, comme une gamine qui n'aura pas de dessert si elle n'est pas sage. Mais non connard, je ne mange pas une tablette de chocolat blanc au ptit déj.

POUR ALLER DANSER LE JERK

J'évolue dans des sphères politiques, militantes, activistes, qu'importe. Bref, dans des milieux qui sont de plus en plus surveillés. J'en suis arrivée à la conclusion que l'anonymat m'est impossible. Dans la ville où je vis, je pourrais être toute en noir entourée de cinquante, cent personnes toutes en noir, je serais quand même identifiable par ma silhouette. Je reste grosse au milieu d'un entourage sveltissime.

Il est peut-être temps de se demander pourquoi ces milieux sont aussi normés malgré toutes nos prétentions de déconstruction, de combat contre TOUTES les oppressions avec des féministes et tout. Je me sens mieux sur plein de points, je peux roter à table, vivre avec de l'intensité et de l'adrénaline, avoir des discussions hyper chouettes, tabasser un relou sans m'exposer aux sanctions et aux réprobations (?). Mais je ne suis toujours pas considérée comme un objet sexuel ! Alors je me comprends, le but n'est pas d'être objetisée. C'est juste que je me rends compte chaque jour un peu plus de la fourberie de la déconstruction en cours. Je n'ai pas envie de coucher avec eux (mais à quel point est-ce déterminé par le fait que je sais que ce n'est pas possible ?) mais j'ai envie de la même reconnaissance que les autres. La fourberie réside dans le fait que cette reconnaissance me fait vomir et le rapport des gars qui m'entourent aux filles qui m'entourent me met mal à l'aise (et pas seulement parce que j'en suis exclue). C'est quand même fou de vouloir bousculer une norme et pour ce faire d'avoir presque envie, besoin, d'intégrer un pan de cette norme. Je veux changer un rapport au corps qui me dérange parce qu'il est trop normé, codé, hétérochiant en faisant en premier lieu entrer mon corps dans ce type de rapports. TORDU.

LUCIE
simone2@laposte.net



RADIO

Mouvements sociaux de l'automne
Paroles de meufs

Plusieurs femmes, lesbiennes et trans qui ont participé au mouvement social de l'automne 2010 font part de leurs expériences, analyses et réflexions. Extraits de l'émission de radio *DégenréE* diffusée à Grenoble le 10 novembre 2010 [1].

« Je pourrais raconter mon expérience, on va dire syndicale, même si je débute vraiment, à La Poste. En arrivant dans cette boîte avec des bases quand même féministes, je me suis vraiment faite surprendre par le sexisme ambiant et, surtout, par mes propres contradictions. C'est-à-dire qu'à la fois, on est obligée de faire un peu *pote* avec les gros syndicalistes, être dans ces trucs paternalistes – c'est nos tontons quoi ! – pour se faire accepter... et en même temps, on enrage de leurs réflexions. Donc on est obligé de tout le temps jouer entre les deux. Mais en fait après, une fois qu'ils ont compris qu'on était la féministe relou, ils nous excluent. Donc la stratégie c'est de faire la grande gueule de toutes façons. Et c'est vraiment épuisant ! Enfin moi, je vois qu'il y a un double épuisement dans la lutte. C'est-à-dire d'une part pour arriver à sortir des arguments syndicaux, prendre la parole, pousser des conflits, les AG ; et en même temps, avec ces potes syndiqués, pour revendiquer une place. Par exemple – et pourtant c'est un super copain – mais après avoir pris la parole pour la première fois en assemblée générale dans mon bureau, j'ai été chambrée. À la fin il a fait « *eh, regarde, t'as une tache sous ta culotte ! Eh elle s'est pissée dessus !* » un truc comme ça. Du coup, c'était un peu la blague entre les tontons, de faire « *eh, elle a réussi, la petite, à prendre la parole, mais elle s'est pissé dessus, ahaha !* ». Et ça, par exemple, à ce moment-là, il faut faire face ! Tu es obligée. Tu rigoles un peu mais tu ne veux pas être trop en conflit parce que, en même temps, ce mec-là c'est un copain, par rapport à celui qui dit juste « *ouais, de toutes façons, ça sert plus à rien de lutter.* »

« Par moments on se retrouve sur des luttes spécifiques, sur des trucs ponctuels. Donc là, c'était la retraite. Mais, comme on disait tout à l'heure, pour nous, ce n'est pas que la retraite qui nous intéresse. Ce qui nous intéresse, c'est une remise en question plus profonde, plus radicale, de ce système qui nous emmerde. Je fais court… là, je parle des milieux radicaux – et ben on est tous d'accord là-dessus. Mais, par contre, dès lors qu'on parle de féminisme, de la question des oppressions – parce qu'il n'y a pas que le féminisme, il y a aussi les oppressions racistes, enfin on pourrait en citer d'autres – et ben « *oulala, mais là c'est trop spécifique…* ». Alors que je pense que si, c'est justement l'occasion ! Là, on est tous et toutes réuni.es, on est là pour lutter ensemble, on vit des trucs super forts ensemble, et ben allons-y ! Attachons-nous aussi à ce qui nous traverse et à toutes ces oppressions ! On ne va pas attendre que je sais pas quoi se passe pour s'y mettre ! »

« Depuis deux semaines, on est dans des mouvements de grève qui dépassent considérablement la

réforme des retraites. On est dans les manifs, sur les piquets et dans les actions. C'est plutôt la classe, toute cette effervescence, ces rencontres, ces joies partagées, et aussi, bon, la fatigue qui s'accumule. Par contre, Sarko et son monde ne sont pas une bande de « *sales pédales* » ou « *d'enculés* ». Ce sont des fachos qui envoient les Robocops pour nous contrôler et nous arrêter. Des sales racistes, des hétéroflics, des sexistes. Une bande de connards. Et c'est pareil pour les « *jaunes* », les « *renards* », ceux qui sont contre la grève. Ils refusent de se battre pour conserver les droits acquis par des luttes. Pas des tapettes, juste des sacrés trouillards, voilà ce qu'ils sont. Tout, sauf des pédés. Parce que les pédales et les enculé.es, c'est nous. On est fièr.es d'être des enculé.es en lutte. Alors y'a pas moyen que ces identités soient utilisées pour nommer nos ennemi.es. »

« Dans un cortège de deux mille personnes, ça gueule « *tous ensemble, Sarkozy serre tes fesses, gnagnagni, enculé, et hop on arrive à toute vitesse* » et on court... Étant donné que autour ça crie de partout, c'est difficile de parler à tout le monde. En plus, souvent, il y a un gars au micro, alors, faut se sentir d'aller le voir pour lui dire « *mais dis donc…* ». Moi ça m'est arrivé, à la dernière manif. En fait t'as juste envie de changer de cortège. »

« Sur la répartition de la parole, quand on est une fille et qu'on ose parler… ça m'a fait penser à des études qui ont été faites dans des écoles sur la discrimination positive envers les filles. Un prof, quand il fait parler autant une fille qu'un garçon dans une classe, il a l'impression qu'il favorise la fille. Alors qu'il y a un temps de parole égal entre la fille et le garçon.
Du coup, nous, je pense qu'on a vachement intégré ça. Et que quand on parle normalement et autant que n'importe quel bonhomme d'une AG, on a l'impression qu'on parle trop, qu'on est dominante et tout et tout. Alors que juste, on a parlé normalement. Moi je ne trouve pas qu'on parle trop. Je trouve qu'on devrait être plus nombreuses à parler beaucoup. »

« Les femmes, on a pu remarquer, notamment aux AG de lutte en ville, que souvent elles recadraient le débat : elles accélèrent, elles demandent de revenir sur tel point, disent qu'il faut régler telle chose. Elles sont plus « *techniciennes* » on va dire. Du coup, les hommes, eux, se permettent de faire de grandes tirades politiques, en donnant leurs opinions avec de grands arguments, des récits de leurs lectures, beaucoup plus théoriques en fait. Il y a un gros truc *genré* là-dedans : de dire que, non seulement ils parlent plus, mais en plus ils parlent mieux ; et nous, il ne nous reste qu'à leur rappeler que l'on en est à tel ou tel point de l'ordre du jour. »

« Cette AG n'a déjà pas laissé beaucoup de temps pour discuter d'idéologie, mais effectivement j'ai rarement vu des femmes (comme le disait ma camarade) parler de leurs lectures, *etc.* Il va falloir qu'on change ça. Afin que pour le prochain mouvement social, au printemps, je puisse vous faire, ici, sur cette radio, un exposé mémorable sur l'état du mouvement social en France ! »

[1] *Émission téléchargeable sur http://www.radiorageuses.net*
DégenréE – l'émission pour déranger ! – une émission féministe : actualité, analyses, témoignages, infos, débats, points de vue, musiques etc. de femmes, de lesbiennes, de trans et de monstres ! De 18h30 à 20h les 2ème et 4ème mercredis du mois (rediffusion les lundis suivants à 19h), sur 97 FM à Grenoble, sur www.radio-kaleidoscope.net partout ailleurs.

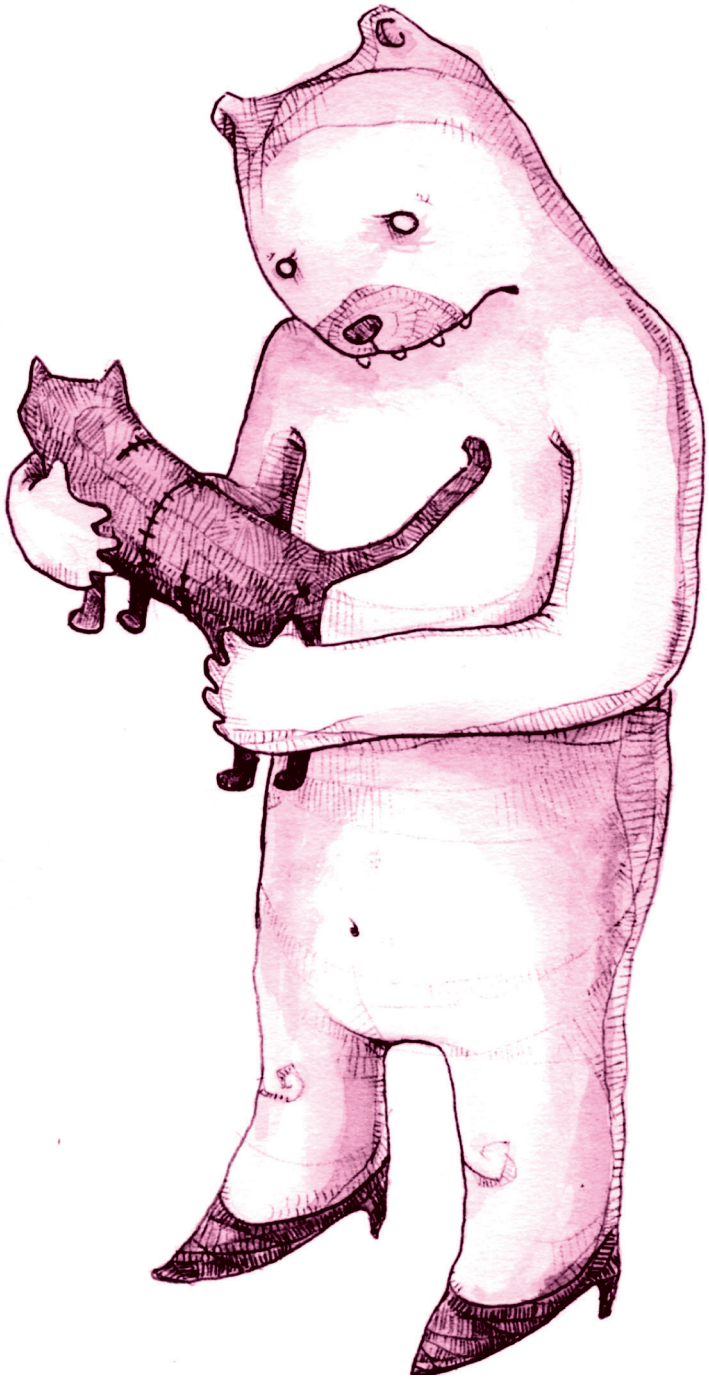
Gloups, c'est le turlupinage...

Un truc qui me turlupine, c'est qu'est-ce qu'on fait quand on kiffe de faire des trucs « artistiques », dessiner, créer, tout ça, tout ça, quand on en a besoin, quand on aimerait bien en vivre un petit peu aussi, mais qu'on veut pas être un.e Artiiiiste ! Dans le sens où ce terme il désigne une réalité vraiment perrave (tiens, comment on écrit pérave ? J'me l'demande bien), une réalité tout à fait dépolitisée et déconnectée au plus haut point de ce triste monde, enfin bref, quand on veut pas être un.e Artiiiiisteuh qui se jette des fleurs en contemplant ses créations, un.e Artiste qui produit des biens de consommation culturels dénués de sens (sinon de sens capillotracté), un.e AAARTiste abscon.ne avec les félicitations de la mairie ? Qu'est-ce qu'on fait quand L'ART avec un grand A est un outil, un rouage du pouvoir, la porte ouverte à la gentrification de tous les quartiers populaires du monde, l'opium du « *peuple d'en haut* », enfin, bref, un truc pas joli joli… mais qu'on crée et qu'on aime ça ? J'me réfugie dans l'éthique « *D.I.Y, fais-le-avec-tes-ptits-doigts-doigts* »[1], mais cette question me turlupine quand même, ça me questionne, ça me questionne, le DIY c'est pas non plus LA grande réponse, même si c'est quand même un concept super-chouette (extirper l'art des mains des spécialistes et d'une certaine élite, transformer son grand A prétentieux en petit « *a* » accessible à tout un.e chacun.e, entre autres…). Et puis, aussi, qu'est-ce qu'on fait quand on est politisé.e, qu'on voudrait mettre son savoir-faire artistouillesque dans des trucs politiques, mais que son grand bonheur, c'est de dessiner des p'tits animaux et des p'tits monstres et des p'tits machins débiles et qu'on n'arrive pas vraiment à faire dans l'affiche politique, par exemple (ou alors en dessinant des ourses encapuchonnées avec des pattes qui crachent du feu sur une prison, ce qui n'est sans doute pas du tout efficace en terme de clarté du message), enfin, bref, quand on galère à faire vraiment de l'illustration « *de lutte* ». Ou qu'on est gouine et qu'on voudrait dessiner des histoires de gouines et montrer des tranches de vie de gouines, dessiner des meufs en train de baiser ou je ne sais quoi, mais qu'on est nulle en représentation d'humain.es ? Si je remplace tout le temps des gouines par des pandas, c'est un coup à se faire taper sur les doigts (pour invisibilisation de la gouine par le panda, c'est un peu l'comble quand le but c'est de visibiliser…). Ah, j'aimerais être une superdessinatrice qui pourrait tout dessiner, et faire des *illus'* de mamies avec des gros *guns* qui braquent des casinos et des enfants sur des montagnes qui contemplent le vieux monde aller à la casse, et des filles en train de s'embrasser sur une plage avec en arrière-plan une foule de gens pas *straight* dansant sur les ruines de l'hétéro-monde, mais c'est pas encore gagné (bon, j'y travaille…).
Bref, des fois, j'ai l'impression de pas trouver de sens à ce que j'aime dessiner… à ce que j'ai besoin de dessiner… ça me questionne sérieusement sur « *à quoi ça sert mes petits gribouillages dans ce monde de merde ?* ». Et pourtant j'le fais.

Enfin, bref, j'essaye de pas devenir une artiste vendue et déconnectée, mais j'ai peur de ce que je pourrais devenir, peut-être, un jour, je deviendrai stupide et nuisible sans m'en rendre compte, appâtée par les sous, ça arrive ce genre de truc, un peu comme les vieux Maos devenus journalistes à *Libé*, ou Renaud qui file des thunes aux orphelins de la Police après avoir écrit « *le bleu marine ça m'fait gerber* », ou les graffeurs à la botte de la mairie… j'ai peur parfois de finir par contribuer à un truc que j'aime pas. J'ai peur de déjà être en train de le faire parfois. Déjà que j'squatte même plus…
alors j'espère qu'on me préviendra si un jour je deviens tout ça… hein dites ? Vous préviendrez si jamais ?
Parce que j'aime pas trop les Artiiistes. Avec le grand « *A* » pédant. Ils m'stressent, ils m'angoissent… Alors j'veux vraiment pas en devenir une…

SAM

[1] Do it yourself : *fais-le toi-même.*



ÉROTICO-POLITI

Erotico-politique

TIQUE

Sous l'averse

Nous dormons sous le toit, dans une maison de campagne en travaux – le souffle du vent à travers les ardoises et les insectes multiformes accompagnent nos nuits.

Ce soir-là, sa langue s'enroule autour de mon clitoris en exquis cercles de plaisir dont les ondes parcourent mon corps, ses lèvres se serrent parfois pour titiller le point sensible et ses mains dessinent des hiéroglyphes indéchiffrés sur ma peau.

Je savoure les sensations, mais je sens la fatigue de la journée me submerger, repoussant le besoin de jouissance. Je m'apprête à l'attirer dans mes bras pour dormir, lorsqu'un bruit soudain me fait tressaillir.

Ploc.

Un son bref, caverneux et pointu.

Ploc. Ploc. Plocplocplocploc.

Mes nerfs subitement tendus, j'identifie des gouttes de pluie. Et ramenée au présent, toute ma vigilance retrouvée, les résonances de l'ardoise soulignent les liquides caresses sur mon sexe.

Plocplocplocplocploc

Ma perception s'étend loin au-dehors, mon esprit recouvre la campagne et chaque goutte atterrit aléatoirement sur mon cou, mes seins, mes mollets, mes hanches.

Plocplocplocploc

Une pluie de sensations suggérées par mon imagination vient recouvrir, seconder, celles que me transmet mon corps. Elles se chevauchent, elles s'accordent, elles se conjuguent.

« *Il pleut sur moi…* »

Il sait mes moments d'extase face aux merveilles de la nature, il devine à mon souffle que

Plocplocploc

La pluie est forte maintenant, elle crépite sur le toit – sur ma peau – puis ruisselle…

Plocploc

Sans changer de rythme – surtout pas ! – il accentue ses caresses, tend une main pour englober un sein et sa langue

PLOC

L'averse s'achève doucement au-dehors tandis qu'il remonte pour me prendre dans ses bras, et je m'y blottis comme j'aime le faire après l'orgasme. Nous reprenons notre souffle sans rompre la bulle de tendresse.

Je m'endors en écoutant les ruisseaux éphémères dévaler les collines. Bientôt, ils rejoindront la mer.

SOLVEIG

http://fr.wikipen.org

Dirty

Le videur à l'entrée me laisse passer mais se met devant la porte ensuite :

– Only girls come in.
– Oh, but I'm a girl, dit-elle de sa voix grave.
– You don't look so much as a girl to me.

(– Seules les filles peuvent entrer.
– Oh, mais je suis une fille.
– Je trouve que t'as pas vraiment l'air d'une fille.)

Effectivement, elle ne ressemble pas tellement à une fille. À vrai dire, c'est le plus beau *drag king* que j'aie jamais vu. M'enfin on peut bien aller à une soirée lesbienne habillée en homme hein… enfin, à condition qu'il la laisse entrer.

– I'm dressed as a man but I'm a woman, (*Je suis habillée en homme mais je suis une femme*), explique-t-elle patiemment. Et, wouah, j'aime sa voix lorsqu'elle parle anglais.

Le videur est visiblement certain qu'on se fout de sa gueule. Nous expliquons toutes qu'elle est une femme, la situation nous fait plutôt rire et d'ailleurs la videuse laisse le mec gérer le cas, je soupçonne qu'elle a capté mais que la déconvenue de son collègue l'amuse. Lui en tous cas ne lâche pas le morceau, et refuse qu'elle entre.

– So you really don't believe me, do you?
– No. Get off!
– OK, I show you.

(– Tu ne me crois vraiment pas ?
– Non. Casse-toi !
– Bon, je te montre.)

Et sur le parvis de cette église désacralisée où est organisée la soirée « *for gay girlies & their friends* », elle écarte sa veste, ouvre sa chemise (d'homme, bien sûr), et montre le haut des bandages qui couvrent ses seins pour en faire de plausibles pectoraux. On voit très bien les deux arrondis, je réprime en moi l'envie de croquer dedans. Le mec sidéré lui fait signe

Dancing

de passer, pendant qu'elle lui explique qu'elle est très flattée de la conviction dont il a fait preuve. Nous en rions encore après avoir payé l'entrée, posé nos manteaux au vestiaire, pris des verres et trouvé une table au milieu des centaines de lesbiennes présentes.

Ensuite nous allons danser ensemble et nous rions de donner une telle image de couple hétéro (je suis en jupe, assez *girlie*). Elle m'embrasse, je suis surprise – je calcule vraiment jamais rien quand il s'agit de filles, m'enfin en même temps je la connais depuis seulement quelques heures – mais bientôt nos baisers font disparaître sa barbe, et je découvre son piercing sur la langue, et nous échangeons des caresses sur la piste de danse (ça ne se fait pas trop ici je crois, nous sommes les seules) pendant vingt bonnes minutes, jusqu'à ce qu'un ami à elle vienne nous signaler que, hum, il y a des caméras sur la piste de danse et que nous sommes juste devant, donc nous avons fait partager le spectacle à davantage de gens que nous ne pensions.

Nous sommes plus discrètes pendant quelques instants mais ses yeux clairs me provoquent et c'est bon de se frotter, de se toucher, de s'embrasser, alors nous continuons. Puis je sirote mon martini-limonade en discutant avec un geek israëlo-américano-écossais, pendant qu'une butch hilare vole la casquette de Tiph : les deux longues tresses qu'elle y avait cachées se déroulent, contrastant avec ses restes de barbe. Nous la retrouvons, reprenons nos affaires au vestiaire et grimpons dans un taxi, elle, son ami et moi. Ils indiquent leurs adresses au chauffeur, je dis que je ne sais pas encore où je dors, me tourne vers Tiph, lui demande si elle m'invite chez elle ; elle sourit et répond « why not? » (*« pourquoi pas ? »*)…

J'assiste à une nouvelle transformation lorsqu'elle enlève son costard, son chapeau, son gode ceinture, les bandages sur sa poitrine. Sous la douche, je lave ses cheveux et je réalise que je n'ai jamais eu une amoureuse avec les cheveux longs. Sans doute parce que ce qui m'attire le plus, c'est l'androgynie… et androgyne, elle l'est.

SOLVEIG
http://solveig.org/blog

¡ Duro Compagner@s !

Sur la commune de Oaxaca

Voilà une histoire dont j'ai beaucoup entendu parler depuis 2006. L'histoire d'une révolte populaire contre un gouverneur inique et corrompu. Un épisode remarquable d'auto-organisation et de prise en mains du pouvoir par la population d'une ville de 350 000 habitant.es. Une histoire qui finit mal.
Et pourtant qui marque. Une histoire de soulèvement, de force populaire, de montée en puissance.
Et puis d'offensive, de répression, de sang, de larmes, de colère.
Pauline est arrivée par hasard à Oaxaca le 14 juin 2006, au milieu d'un voyage touristique. Entraînée par le cours des événements de cette journée historique, elle a plongé dans les gaz lacrymos et les batailles de rue. Armée de son appareil photo ainsi que d'un carnet et d'un stylo, usant de son espagnol hésitant, elle s'est reliée à ce qu'il se passait à ce moment, est partie à la rencontre des gens de Oaxaca qui étaient dans la rue, et a témoigné de ce à quoi elle participait dans des médias indépendants.
Pauline n'a vécu que le début de ce qui s'est assez vite appelé la « *commune de Oaxaca* ». Pourtant, ces jours passés en compagnie des insurgé.es l'ont marquée assez fortement pour qu'elle revienne en octobre 2007, avec l'intention d'enquêter et d'écrire un livre sur ce qu'il s'était passé un an plus tôt.
Elle vit désormais principalement à Oaxaca.

Son livre a été publié, pendant l'été 2010, par les éditions *Tahin Party.* Rédigé d'une plume souple et alerte, le texte alterne entre des récits à la première personne sur les tribulations de l'auteure, et des passages documentaires composés d'interviews d'insurgé.es ou d'extraits de textes de journaux, communiqués de l'APPO[1]…
La confrontation avec ces différentes sources m'a permis de me forger une image plus nuancée et plus complexe de ce qu'il s'était joué à Oaxaca en 2006, de comment cette lutte a été rendue possible et quels obstacles tant internes qu'externes elle a dû affronter.

Deux chapitres m'ont particulièrement marquée : d'abord le récit de sa participation aux premières *Rencontres intergalactiques des femmes zapatistes,* qui ont eu lieu fin décembre 2008 au Chiapas. Ces rencontres se sont déroulées exclusivement entre femmes. « *Le point le plus épineux, et partagé par tous les* caracoles[2]*, a trait aux violences physiques faites aux femmes. En effet, chaque intervention de femme a souligné un changement principal : maintenant, on ne les frappait plus, elles pouvaient décider du nombre d'enfants qu'elles désiraient, et elles pouvaient se réunir entre elles pour prendre les décisions qui les concernaient (ce sont elles qui ont d'ailleurs fait tous les travaux nécessaires à l'accueil des participantes à ces rencontres, dont la construction du préau, des toilettes sèches et des douches).* »
Ensuite, le témoignage de C. à propos de la répression et de son séjour dans une prison fédérale de haute sécurité. Comme vous l'imaginez, ce qu'il décrit en termes d'humiliation, de violences physiques, psychologiques et sexuelles est assez *trash*. Et c'est tout autant instructif en termes de méthodes de déstabilisation employées par des psychologues au service de la répression.

[1] *Assemblée Populaire des Peuples de Oaxaca*
[2] *collectivités autonomes zapatistes*

¡ Duro Compagner@s !, Oaxaca 2006 – Récits d'une insurrection mexicaine, Pauline Rosen-Cros, Tahin Party, 2010.

J'ai regardé le diable en face

Ce polar est en partie documentaire. Il décortique l'épouvantable situation en cours dans la ville de Ciudad Juarez, au nord du Mexique, où, depuis 1993, plus de quatre cent femmes ont été retrouvées mortes, torturées et violées avant d'être assassinées. Ces meurtres paraissent perpétrés « *pour s'amuser* ». Plus de deux mille femmes sont portées disparues. Les assassins, qui semblent en collusion avec les autorités de la ville et de l'État, restent impunis.
Pour le reste, Maud Tabachnik écrit sur un mode très percutant avec des phrases courtes et des actions qui s'enchaînent. C'est un récit bien dans la veine des films d'action et autres polars à suspense. Sauf qu'ici, l'héroïne est une lesbienne de choc. Son point de vue sur les choses et ses réactions aux événements sont agréablement décalés des scénarios virilistes habituels.
En lisant ce bouquin en même temps que celui sur Oaxaca, il m'a semblé qu'il donne une idée plus précise de l'ampleur de la corruption et de la violence contre les pauvres qui règnent au Mexique.

Liliane Stockel

NOTES DE LECTURE

L'ART DE LA JOIE, *par Goliarda Sapienza, éditions Viviane Hamy, paru en France en 2005 (Italie 1998)*

Où l'on se plaira à suivre Modesta, qui traverse le XX[e] siècle depuis sa Sicile natale. En portant une critique fine et un regard très attentif aux mouvements sociaux et idéologies politiques révolutionnaires alentour, elle tâche d'éprouver de la joie en toute chose.

GLOUTONNE MHOLLO

« Mais dans la conscience d'être différent il y a aussi de la joie, Carluzzu, si on sait la dénicher. »

« Oui, une femme de soixante ans peut avoir les mêmes pensées qu'un garçon de vingt. Encore étonnée, heureuse comme un enfant, Modesta saute au cou de ce garçon qui la prend par la taille et la soulève et la fait tournoyer au milieu des pêcheurs, des étals, des cris des vendeurs. Plus tard, Carlo dit à Nina et à ses amis que quelques personnes se retournèrent surprises, mais ni indignées ni ironiques :
– Imaginez-vous une dame sérieuse, élégante, qui brusquement se détache de terre comme si elle avait des ailes et me saisit dans ses bras et m'embrasse ! En un éclair, le gros conformiste qui est en moi me dit : « Arrête-toi ou ils vont te lyncher, Carlo ! » Mais tout de suite, l'autre Carlo réplique : « Lâche, affronte-les comme elle le fait, mieux, exalte son geste en la faisant tourner autour de toi et donne-toi une leçon à toi-même et à cette race dure et orgueilleuse dont tu es issu. » Mon cœur explose en mille morceaux pendant que je la fais voler et j'attends, durant une éternité de secondes, un gloussement, une plaisanterie. Mais rien… et quand je la détache de moi et j'ose regarder autour de nous, je vois deux ou trois personnes qui, presque avec crainte, regardent ailleurs, et un type qui me fixe avec des yeux traversés par la lame du doute, songeant que, peut-être, oui, cet étrange couple est heureux et a le courage de le montrer. C'était ce vieux du port, grand comme une armoire, avec deux petits balais hirsutes en guise de sourcils. Eh bien, cette montagne de rides, après un instant, m'a souri. C'est la victoire ! »

J'ai regardé le diable en face,
Maud Tabachnik, Albin Michel, 2005.

« Mon compatriote n'est pas ce qu'on pourrait appeler un « convivial ». J'ai déjà remarqué que ses sourires ne dépassent pas le bout de son nez. Au-dessus, ses yeux sombres réussissent à charrier de la glace. Surtout quand il regarde Tapia.
Moi, le copain de Perea, j'ai aussi tendance à le regarder de cette façon. Depuis qu'il me l'a présenté comme le collaborateur du journal le plus important pour mon enquête, il n'a cessé de me draguer. À la façon latine, c'est-à-dire en s'étonnant que, passé les deux premières minutes d'œil de velours et de langue charmeuse, je ne sois pas encore dans ses bras.(...)

Quand Perea a vu que Tapia en pinçait pour moi, il m'a dit en confidence, alors que le bellâtre partait me chercher la énième coupe de champagne que je lui avais refusée, que c'était tout bon, parce que Tapia ne savait pas résister à une femme, et que je pourrais tirer de lui ce que je voulais, ce qui ne serait pas forcément désagréable pour moi puisque Tapia était plutôt beau garçon. Hin... Hin…, me suis-je contentée de lui répondre.
– Non, vraiment, que faites-vous ici ? insiste l'américain.
– Journaliste
– Je m'en doutais.

– Pourquoi ?
Il hoche la tête.
– Liberté de corps et de pensée.
Tapia comprend suffisamment l'anglais pour aussitôt faire la gueule. Je décide d'arrêter le combat de coqs, d'autant que je ne me sens pas dans la peau d'une poule.
– Et bien, au plaisir de vous revoir, Monsieur Ferrari, dis-je en lui tendant la main.
Je me tourne vers Tapia.
– Dès que vous aurez du nouveau, prévenez-moi.
Et je les plante tous les trois au milieu de la pelouse comme un bouquet de fleurs colorées, et gagne la sortie. »

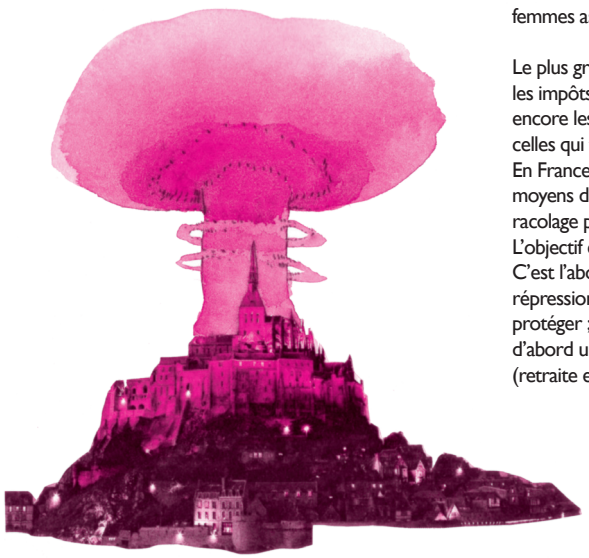
BRÈVES

RADIORAGEUSES...

Le début, il me semble, ce doit être des discussions à la *Ladyfest* à Toulouse, en 2009. Le commencement, concrètement, c'était en automne de la même année, à Marseille. Il y a eu un week-end dont l'objectif était de se rencontrer entre personnes qui faisons de la radio de féministes, de meufs, de gouines et de trans. On s'est raconté nos pratiques, ce que sont nos émissions, comment ça se passe dans nos radios, on a écouté des extraits… on a aussi discuté du passage au numérique et puis l'idée est apparue d'avoir un outil commun pour référencer nos émissions.
Ensuite, il y a eu une rencontre à Toulouse qui a permis de faire « *la nuit de la radio* » et de diffuser sur Canal Sud. On a continué de discuter d'un outil commun et de réfléchir à un site Internet. Ensuite, une autre rencontre à Marseille a été programmée pour commencer à créer ce site : penser à quelle tête il aurait et apprendre les bases de SPIP pour pouvoir le fabriquer nous-mêmes ! On en est ressorti.es avec la tête qui fumait presque et un petit groupe constitué qui a commencé à fabriquer la chose. Et maintenant, même si ce n'est pas tout à fait terminé, ça existe !
Il y a un site (www.radiorageuses.net) où est référencée une partie de nos émissions radio. Pour l'instant, il y a surtout sept collectifs d'émissions qui participent à cette aventure (mais on continue à en contacter d'autres, n'hésitez pas à nous faire signe…). Les rencontres se déroulent (plus ou moins) régulièrement : une à Saint-Étienne et une autre dans le Trièves (pas loin de Grenoble). Ce sont des moments de rencontres, d'échanges, de discussions, de réflexions, de débats, d'ateliers et parfois de prise d'antenne !

LOUPOT NESTOR

Plein d'émissions à travers l'hexagone :
DégenréE et *Cas-Libres* sur radio Kaléidoscope à Grenoble
Voyelles sur Canal Sud à Toulouse
Le complot des cagoles sur radio Galère à Marseille
On n'est pas des cadeaux et *Lilith, Martine et les autres* sur radio Canut à Lyon
Rien à signaler sur radio Dio à Saint-Étienne



« LA PROSTITUTION, C'EST DU TRAVAIL ET LE TRAVAIL, C'EST DE LA PROSTITUTION »

Vendredi 18 et samedi 19 mars dernier se sont tenues à Lyon, les *Assises de la prostitution* et la *Marche pour les droits des travailleuses et travailleurs du sexe*. C'est la cinquième année consécutive que ces événements ont lieu et pour la première fois hors de Paris.
Cette fois-ci, l'invitation était signée par le *Collectif Droits et Prostitution*, le *Strass*[1] et l'association *Cabiria*[2]. D'autres associations étaient représentées, comme *Les Amis du Bus des Femmes* de Paris, *Griselidis* de Toulouse ou *Aspasie* de Genève. La date choisie rappelle le 18 mars 2003, quand le parlement a voté l'adoption de la Loi sur la sécurité intérieure (LSI) pénalisant le « *racollage passif* » et le soutien aux prostitué.es en tant que « *proxénétisme* ».

Les prostitué.es, leurs allié.es et soutiens s'y rencontrent, pour discuter ensemble et dénoncer publiquement la LSI et les conséquences de son application pour la dégradation des conditions de travail des prostitué.es.
Cette année, il a aussi été question d'un projet de loi sur la pénalisation des clients dont les impacts pour les prostitué.es, en terme d'isolement, sont évidents. Face à cela, des évènements comme les *Assises de la prostitution* ou la *Pute Pride* permettent de rendre visible la parole des prostitué.es dans l'espace public, pour contrer l'hypocrisie qu'un tel projet de loi ne saurait que renforcer.
« *État proxénète, journalistes complices* » est un slogan qu'on pouvait entendre résonner dans les rues de Lyon, comme « *On est putes, on est fièr.es, Collomb*[3] *c'est la guerre* ». On était loin des visions des médias qui consistent à ne traiter la prostitution que sous l'angle des « *réseaux* », de la « *traite d'êtres humains* », de l'exploitation de femmes assujetties à des macs.

Le plus grand proxénète reste l'Etat qui encaisse les impôts et les redressements fiscaux, ou encore les amendes distribuées à la chaîne à celles qui travaillent dans les rues.
En France, la prostitution est légale mais les moyens de l'exercer tombent soit dans le racolage passif, soit dans le proxénétisme.
L'objectif est de faire fuir les clients.
C'est l'abolitionnisme qui prime, justifiant la répression des prostitué.es, sous prétexte de les protéger ; tandis que des prostitué.es demandent d'abord une ouverture aux droits de base (retraite et sécu) et surtout la reconnaissance de la prostitution comme un travail rentable et « *libre* ».
Il ne s'agit pas de nier qu'il existe des femmes contraintes à exercer ce métier. Mais la question du choix est de toute façon complètement relative dans une Europe forteresse où, avec ou sans papiers, il faut de l'argent. Mettre un frein aux « *réseaux* » ne passera certainement pas par un renforcement incessant de la répression envers les prostitué.es.

Interrogeons plutôt le salariat, les inégalités de revenu entre les hommes et les femmes, l'accès à l'emploi pour les populations racisées. Demandons aux personnes salariées si elles l'ont vraiment choisi, aux femmes si elles n'ont jamais subi d'avances, de regards vicieux ou de remarques sur leur corps de la part de leur patron. Demandons-nous aussi comment le rapport prostitutionnel est présent dans nos vies, quand on passe pour une femme. Si on le voit, on peut le refuser, tout comme on peut en tirer avantage : en choisir les cadres, plutôt que les subir. Se prostituer, c'est vendre un service sexuel : le contrat implique le tarif, les pratiques acceptées et les protections.

C'est ainsi que la prostitution amène plein de questions et de réflexions qui ne seront jamais traitées, par les médias ou en politique officielle, du point de vue des premières concerné.es, les prostitué.es. Voilà pourquoi les *Assises* et la *Marche pour les droits des prostitué.es* existent et continueront à déstabiliser les pensées et discours réducteurs, victimisants et répressifs.

Pour plus d'information :
Faire le bordel dans Timult 3
www.strass-syndicat.org
www.cabiria.asso.fr
Le prisme de la prostitution, Gail Pheterson, l'Harmattan 2003
Femmes publiques, les féminismes à l'épreuve de la prostitution, Catherine Deschamps, Anne Sourys, éd. Amsterdam (pour une information détaillée sur la LSI et ses applications).

[1] *Syndicat du travail sexuel, créé lors des Assises en 2009.*
[2] *Association pour la défense des droits des prostituées et pour l'amélioration de leurs conditions de travail.*
[3] *Maire de Lyon, à l'origine notamment d'arrêtés municipaux contre les prostitué.es dans les rues de Lyon, les reléguant en périphérie et justifiant une répression et une pluie d'amendes de fourrière.*

Révolutions
et révoltes
sont des entreprises
périlleuses. On ne peut
jamais être sûr.e d'avance
de là où l'on va. L'émancipation
pour tou.tes dans un grand mouvement
collectif paraît à la fois la chose la plus désirable
et la moins évidente. Nous aurions aimé parler plus
des mouvements de révolte dans le monde arabe dans
ce numéro-ci, parce que, comme bon nombre de personnes,
nous nous sentons touchées par ces élans libérateurs. Néanmoins,
nous sommes lentes… nous n'avons pas encore noué de contacts avec des
auteures qui pourront nous écrire leurs analyses et points de vue sur ce qui s'y
passe. Nous nous sommes donc contentées, cette fois-ci, de lire les blogs et la presse, et
de prendre note d'une complexité de plus dans des mouvements de révoltes…

« Corps et politique » à Forcalquier

À la fin de cet hiver, des femmes se sont rencontrées pour partager leur désir et nécessité de créer un collectif sur Forcalquier, dans les Alpes-de-Haute-Provence.
Inspirées par les mythes et représentations, elles ont choisi comme nom « Qui a peur de Lilith? ».
Plusieurs d'entre elles ont accompli un travail de recherche historique et symbolique autour de la figure de Lilith. Leur projet : aborder et transformer le rapport au corps et au monde, par une réflexion, une recherche et une pratique pour plus d'autonomie en matière de santé, de questionnement des genres et de pratiques artistiques.
Énergiques et mues par une envie de mettre ces questions en débat public, elles ont organisé entre le 23 et le 27 mars des rencontres autour du thème « corps et politique ».
De repas partagés au soleil sur une placette de la vieille ville en fous rires, polémiques passionnées et massages sous lampe chauffante, l'ambiance était à la fois épicurienne et chaleureuse.
Une expo alliant peintures de femmes, corps de Barbies pendues ou conservées dans des bocaux et infokiosque bien fourni servait de point de ralliement.
Nous avons débattu sur les ondes de radio Zinzine, écouté un montage très réussi et percutant d'émissions « le complot des cagoles » et regardé ensemble des films forts et bouleversants.
Le collectif « Qui a peur de Lilith ? » souhaite poursuivre cette dynamique de débats, partages et expérimentations.

José Fynn

Si vous souhaitez entrer en contact avec elles, vous pouvez passer par Timult et nous vous connecterons.

Journée internationale des femmes – Place Tahrir

Une étude du Centre égyptien pour les droits des femmes montre assez clairement qu'aujourd'hui, en Égypte, les femmes doivent craindre le harcèlement sexuel dès qu'elles sortent dans la rue. L'espace public comme sphère des hommes et le privé comme sphère des femmes, restent la réalité.

C'est ainsi que, pour Fatma Emam, la lutte contre la dictature est aussi une lutte des Égyptiennes contre le patriarcat. Sur son blog « *brownie* »(*http://atbrownies.blogspot.com*). Elle décrit le conflit avec sa famille qui cherchait à l'empêcher de participer aux manifestations. Elle ne s'est pas laissée arrêter – malgré la menace de ne plus pouvoir revenir à la maison. D'autres femmes partagent son expérience, ce qui a amené Fatma Emam à écrire : « *Ce n'est pas seulement sur la place Tahrir que la révolution a lieu, c'est dans chacune des maisons égyptiennes.* »

Eman Hashim décrit, sur son blog, comment les manifestations ont néanmoins été le début d'un nouveau rapport entre les hommes et les femmes : « *Le plus grand problème a toujours été que les femmes étaient considérées comme des objets par des hommes. Mais après avoir lutté côte à côte, en criant, en exigeant le changement du système, en dormant dans les rues, en faisant face aux tirs et aux explosions – je pense qu'ils ont compris qu'on est tous pareils.* »

Avant le 8 mars, Mahitab Almadi, une des organisatrices de la manifestation pour le 8 mars, la journée de luttes des femmes, écrit : « *Pendant ces dernières semaines, tant de choses ont changé dans ce pays et dans les têtes. Les gens sont beaucoup plus ouverts. C'est notre chance.* »
Et Nawla Daroush raconte : « *Nous avons fêté la journée des femmes tous les ans. Mais c'est la première fois qu'on la fête dans la rue.* » Elle ajoute cependant aussi : « *Quand on regarde la politique officielle, on pourrait croire qu'aucune femme n'a été impliquée dans cette révolution.* »

Quand le 8 mars arrive, les femmes et les hommes, qui se sont rassemblé.es sur la place Tahrir afin de manifester pour les droits des femmes, se voient confronté.es à des personnes en colère aux abords de la place. Selon ces dernières, les femmes diviseraient le mouvement : « *Les hommes et les femmes doivent travailler ensemble, il faut rester unis !* » Le slogan « *Pas maintenant, pas maintenant !* » souligne le fait que les revendications des femmes sont considérées comme des intérêts particuliers, qui seront traités après l'avènement de la démocratie.
« *Nous ne partageons pas les opinions des manifestantes* » dit un jeune homme. « *L'Égypte et une telle image de la femme, cela ne va pas ensemble.* »

À la fin de l'après-midi, l'ambiance sur la place, jusqu'alors paisible, change radicalement.
Les discussions entre les différents groupes sur la place deviennent de plus en plus vives et tournent aux disputes et aux agressions physiques et sexuées. De nombreuses femmes et leurs soutiens doivent prendre la fuite.
Les organisatrices de la manifestation sont sous le choc – elles ne s'étaient pas attendues à tant de mépris de ces gens avec qui elles ont pourtant lutté durant des semaines contre le régime.

Renée Ginger

Bauhandwerkerinnen / travailleuses du bâtiment

Le week-end du 24 au 27 février s'est tenue, près de Marburg, en plein centre de l'Allemagne, la « *Rencontre 2011 des travailleuses du bâtiment entre femmes, lesbiennes, trans, intergenres et plus* ».
Nous étions une quarantaine de personnes et avons partagé de chouettes moments et de très bons repas végétariens/végans. Il y a eu différents ateliers, discussions, moments festifs et balades. Au programme notamment : sculpture sur bois et sur pierre, chevronner (fabrication de tréteaux), visite guidée d'une charpente (d'église, bon…) hallucinante, sessions « *École du dos / Travail ergonomique* ». Quelqu'une a expliqué comment se jouent les « *forces* » dans les assemblages pour construire une charpente, nous donnant un cours de statique des bâtiments. Une autre a décrit l'entreprise collective dans laquelle elle travaille. Nous avons même eu droit à une chasse au trésor pour découvrir la vieille ville de Marburg, rescapée des bombardements, qui est perchée sur une colline et pleine de vieilles maisons à colombages, de sculptures en bas-reliefs, etc. avec plein de trop bons chocolats dans la malle aux trésors !
Une copine a proposé un atelier de partage autour des discriminations que l'on subit dans les métiers de l'artisanat, comme femme, gouine ou trans.
La soirée du samedi fut, comme de bien entendu, festive ! Une gouine-menuisière a présenté des bouts de son cabaret-spectacle, sous forme de quelques sketches qui ont fait se plier de rire toute la salle. C'est là que grandit encore la frustration de la barrière de la langue… mais la boum qui s'en est suivie, avec cours de *line dance* (un genre de fox-trot), pour animer la piste de danse, était vraiment à la hauteur de toutes les espérances.
Et vous savez quoi ? Je ne comprends, ni ne parle un seul mot d'allemand ! Pourtant je suis revenue de ces rencontres pleine de bonne humeur et d'envies naissantes (et même d'apprendre la langue). Il y régnait un je-ne-sais-quoi de guilleret et de « simple » dans la rencontre avec les gentes. Il y était facile d'échanger des sourires complices, d'être épaulé.e dans les actions, de discuter en français, espagnol, anglais…
Tout cela pour dire que nous étions trois françaises – seules « *étrangères* » –, pas vraiment attendues, mais que l'enthousiasme était au rendez-vous. Alors, travailleureuses du bâtiment, meufs/gouines/trans/+, surveillons les dates des prochaines rencontres et n'hésitons pas à nous y rendre en masse. D'autant que certaines discussions informelles font entrevoir l'envie commune d'organiser des rencontres « élargies » – dans cette mixité choisie – de travailleureuses dans les métiers de l'artisanat… Plombièr.es, soudeureuses, charpentièr.es, plaquistes, menuisièr.es, mécan@s... de tous les pays, rencontrons-nous !

(Et pour celleux à qui la langue allemande est accessible, visitez la page Internet des rencontres : www.bauhandwerkerinnen.de Pour les autres, allez donc y jeter un coup d'œil, y'a des photos !)

Phœbé Nysthe

L'énorme(s) fin de semaine !

Un mail puis un thé avec des gâteaux. La personne à qui je propose de faire une émission de radio sur la grosseur avec DégenréE me dit que « *vraiment faut faire des trucs là-dessus, moi j'aurais envie de bosser sur cette thématique cette année et de rencontrer plus de grosses… raz-le-bol de traîner qu'avec les Barbies militantes !* ». Résultat des courses ? Tout un week-end en non-mixité meufs, gouines et trans : deux soirées publiques et des journées de discussion entre grosses. En gros, pendant les journées, on discutait entre meufs et gouines qui étions grosses, parfois de manière désordonnée, parfois sur des thèmes plus précis, une fois autour d'un atelier d'écriture, une fois entre grosses gouines… Mais toujours-toujours-toujours autour d'une table remplie de victuailles !
Et le premier soir, on a fait une *big* fête qui a commencé avec des clips de grosses. Après, il y avait plein de musiques de grosses ou sur la grosseur, avec une piste de danse bien plus grasse que d'habitude… et qu'est-ce que ça faisait du bien !!!
Le deuxième soir, on a projeté le film *Precious* de Lee Daniels (c'est un bouquin, à la base). On a eu envie de le montrer car l'héroïne est grosse mais ce n'est pas le thème principal de l'histoire, c'est une réalité de sa vie.
Ces deux soirées étaient en non-mixité sus-citée. Cette rencontre avait aussi comme buts cachés (entre ses bourrelets) de répondre à un appel à contribution pour une brochure sur la grosseur et puis de rassembler de la matière pour la fameuse émission de radio de DégenréE. Et comme on n'allait pas, quand même, s'arrêter comme ça (c'est ça d'être gourmandes), il y a eu une écoute collective de l'émission, le 8 décembre, avec un repas hyper calorique ! Bref, une affaire rondement menée.

Maintenant, il y a un blog : grosses.wordpress.com, mais il n'est pas encore très rempli. Voici notre mail : les.grosses.feministes@gmail.com Et puis on peut trouver un lien pour télécharger l'émission de radio sur www.radiorageuses.net. Radiorageuses, vous ne connaissez pas encore ?

Loupot Nestor

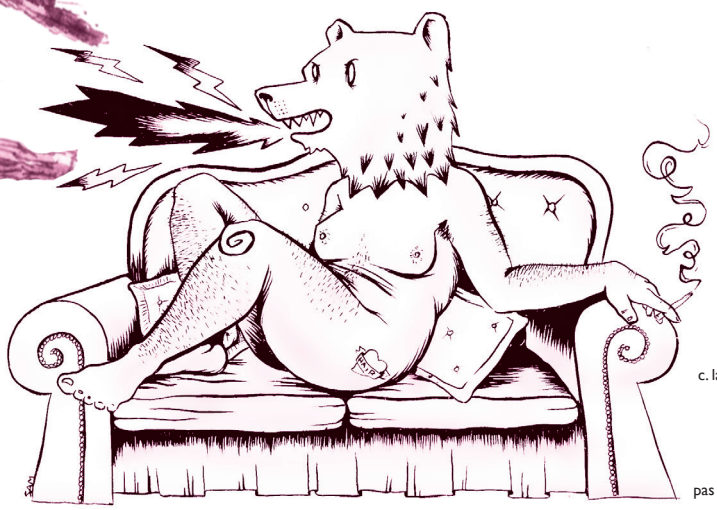
Vous pouvez envoyer vos chèques (à l'ordre de TIMULT), vos réclamations et lettres d'amour à :

TIMULT
15, rue Jacquet
38 100 Grenoble

Pour devenir point de diffusion ou demander un abonnement, écrivez par papier ou par mail timult@riseup.net

Diffusion

Nous vous encourageons vivement, lecteur ou lectrice enthousiaste, à vous joindre à notre travail de fourmi en devenant « point de diffusion », et en distribuant le journal autour de chez vous.
Si vous habitez loin de tout et que vous voulez quand même nous lire, nous tentons une formule d'abonnement à prix libre (prix indicatif de quatre euros par numéro).



TEXTES
elles sur le toit
camille crabe
hilda
lucie
sam
solveig
josé fynn
gloutonne mohllo
phœbé nysthe
liliane stockel
renée ginger
loupot nestor

IMAGES
samantha von urzt
hilda
mae waydonc
brouss
la brocante
footing futur

MISE EN PAGE
loulou

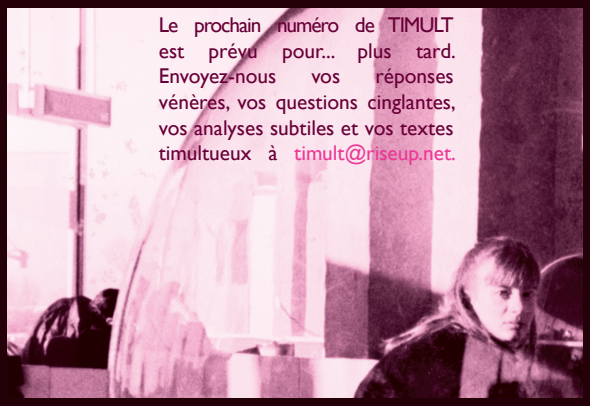
ET AUSSI
alien waver
remuski
le rb
lulu la rescousse
c. la sauveuse de pochette
jiji corbier
et les autres

SPECIAL DÉDICACE À LA CATASTROPHE
pas de sushi, l'État gégère...

TIMULT

RÉCITS, ANALYSES & CRITIQUES

Prochain numéro



Le prochain numéro de TIMULT est prévu pour... plus tard. Envoyez-nous vos réponses vénères, vos questions cinglantes, vos analyses subtiles et vos textes timultueux à timult@riseup.net.

avril 2011 – quatrième numéro